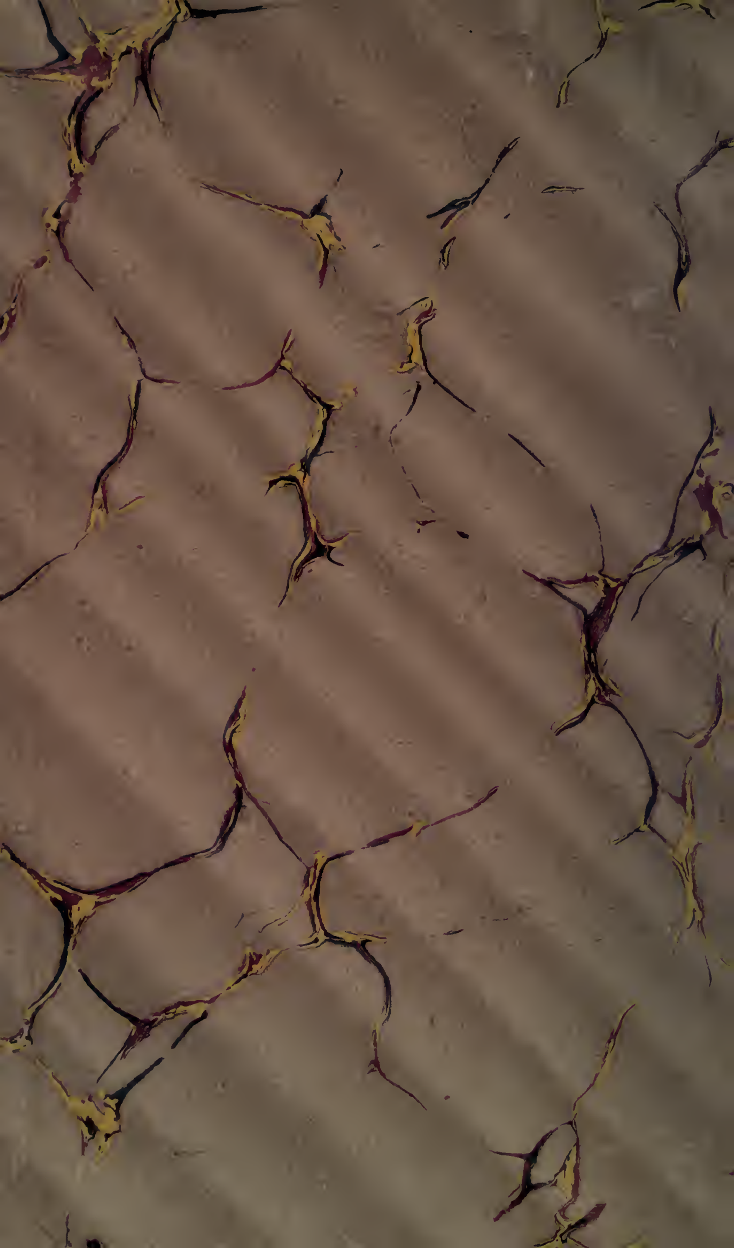






ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE DIVORCE DE JULIETTE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18.

Les Amours de Philippe	1	vol.
Bellah	1	—
Histoire de Sibylle	1	—
Histoire d'une Parisienne	1	—
Le Journal d'une Femme	1	—
Julia de Trécœur	1	—
Un Mariage dans le monde	1	—
Monsieur de Camors	1	—
La Morte	1	—
La Petite Comtesse, le Parc, Onesta	1	—
Le Roman d'un jeune Homme pauvre	1	—
Scènes et Comédies	1	—
Scènes et Proverbes	1	—

L'Acrobate, comédie en un acte.
La Belle au bois dormant, comédie en cinq actes.
Le Cas de Conscience, comédie en un acte.
Le Cheveu blanc, comédie en un acte.
Circé, proverbe en un acte.
La Crise, comédie en quatre actes.
Dalila, drame en quatre actes, six parties.
La Fée, comédie en un acte.
Julie, drame en trois actes.
Montjoye, comédie en cinq actes.
La Partie de dames, pièce en un acte.
Péril en la demeure, comédie en deux actes.
Les Portraits de la Marquise, comédie pastiche.
Le Pour et le Contre, comédie en un acte.
Rédemption, comédie en cinq actes.
Le Roman d'un jeune Homme pauvre, com. en cinq actes.
Un Roman parisien, pièce en cinq actes.
Le Sphinx, drame en cinq actes.
La Tentation, comédie en cinq actes.
Le Village, comédie en un acte.

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13-15, QUAI VOLTAIRE. — 35222.

LE DIVORCE

DE

JULIETTE

CHARYBDE & SCYLLA

LE CURÉ DE BOURRON

PAR

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DOUZIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1889



LE
DIVORCE DE JULIETTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

ET QUATRE TABLEAUX

PERSONNAGES :

ROGER D'ÉPINOY, 30 ans.
PIERRE DE RHODES, avocat, 32 ans.
LE PRINCE DE CHAGRES, 45 ans.
SARTIGNY, 40 ans.
JULIETTE D'ÉPINOY, 22 ans.
CLOTILDE, PRINCESSE DE CHAGRES, 30 ans.
BAPTISTE, domestique.
LOUISE, femme de chambre.

LE
DIVORCE DE JULIETTE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un rond-point dans le parc du château d'Épinoy. Quelques sièges et une table de jardin. Bosquets, statues, allées tournantes. Il fait nuit. Au fond, sur la gauche, on aperçoit une aile du château dont les fenêtres sont très éclairées. Une porte-fenêtre précédée de quelques marches donne accès dans les salons. — Il y a çà et là dans le parc des lanternes vénitiennes. On entend par intervalles une musique d'orchestre jouant des airs de danse.

D'Épinoy, de Rhodes, le prince de Chagres et Sartigny, en toilette du soir, se promènent dans le fond en fumant des cigares. — Ils paraissent et disparaissent derrière les arbres. — Sur le devant de la scène Juliette et la princesse, toutes deux en grande toilette avec des sorties de bal. La princesse regarde vague-

ment les illuminations du parc auxquelles deux domestiques mettent la dernière main. Juliette surveille les domestiques, et leur donne des ordres.

LA PRINCESSE, avec distraction.

Ça fait très bien, ça... Très joli !

JULIETTE.

N'est-ce pas ?... J'adore les lumières dans les arbres.

LA PRINCESSE.

Oui, c'est poétique... Mais, ma chère, n'éclairez pas trop... il faut laisser un peu d'ombre pour ceux qui l'aiment.

JULIETTE, riant.

Vous pensez à tout, princesse... (A un domestique). C'est assez pour le rond-point, Baptiste... Allez, maintenant, éclairez un peu

les bords de l'étang... et puis la maison des cygnes...

BAPTISTE.

Bien, madame!

Les domestiques s'éloignent portant des lanternes.

LA PRINCESSE, JULIETTE.

LA PRINCESSE.

Alors, vous avez beaucoup de monde, ce soir?

JULIETTE.

Mais oui.. autant qu'on peut en avoir à la campagne... Nous avons d'abord ceux qui sont chez nous, puis quelques amis de Paris, et enfin tous les environs... Mon mari m'a permis d'étendre un peu les invitations, quoique ça le désespère... Mais il sait combien j'aime à recevoir, et...

LA PRINCESSE.

Et il ne peut rien vous refuser... c'est trop naturel. (Confidentiellement.) Ainsi, ça va toujours très bien, n'est-ce pas?

JULIETTE.

Quoi, chère princesse?

LA PRINCESSE.

Mais votre petit ménage?... vous me permettez de m'y intéresser toujours un peu.

JULIETTE.

Comment, princesse! mais je serais trop ingrate si je vous refusais ce droit-là... Ce petit ménage n'est-il pas votre ouvrage?... Car, en réalité, c'est vous qui m'avez mariée...

LA PRINCESSE.

Je n'ai pas à m'en défendre... Mais du reste, ma mignonne, je n'ai fait pour vous que ce que j'aurais voulu qu'on fît pour moi... Je vous ai assortie... je me suis dit : Voilà deux êtres, délicieux tous deux, qui ont été évidemment créés l'un pour l'autre. Eh bien ! mon Dieu, unissons-les... et bénissons-les... C'est si rare !... Cependant, malgré mes excellentes intentions, j'aurais pu me tromper... Je crois bien connaître M. d'Épinoy... mais enfin... ces gens si corrects d'apparence... on ne sait jamais au juste ce qu'il y a dedans... et c'est pourquoi je suis ravie de savoir par vous-même qu'il vous rend tout à fait heureuse !

JULIETTE.

Tout à fait.

LA PRINCESSE.

Pas même un nuage?

JULIETTE.

Pas même... pas l'ombre... depuis dix-huit mois... depuis notre mariage, enfin.

LA PRINCESSE.

C'est beau... Et vous l'aimez bien?

JULIETTE.

Beaucoup, beaucoup.

LA PRINCESSE.

Chère enfant!... Elle est gentille!... Et il vous le rend?

JULIETTE.

Je le crois... il ne me le dit guère... Mais, vous savez, ce n'est pas son genre!

LA PRINCESSE.

Un peu froid, alors?

JULIETTE.

Oh! non... pas froid précisément... Mais... vous le connaissez... il n'a pas beaucoup d'abandon, mon mari... Pas expansif... un peu réservé... un peu railleur... Enfin, je l'aime comme cela... et puis je sens qu'il est très tendre, au fond...

LA PRINCESSE.

C'est le principal...

JULIETTE.

N'est-ce pas, princesse?... Eh! mon Dieu! certainement, quelquefois j'aimerais à le voir sortir de sa réserve... à l'entendre me dire de ces choses comme on en dit au théâtre... Oui, certainement... mais enfin

il est bon, il est digne, il est fier... je le trouve charmant et je suis très heureuse (*Elle lui prend les mains.*) et je vous remercie encore, et je vous remercierai toujours!

LA PRINCESSE, *lui baisant le front.*

Chère petite!... c'est bien doux à entendre, tout cela... Hélas! vous savez qu'en fait de bonheur je suis forcée de me rattraper sur celui des autres.

JULIETTE.

Mais, princesse...

LA PRINCESSE.

Oh! sans doute, — je n'ai pas de griefs sérieux contre le prince, qui est un excellent homme, et positivement un homme sans défauts... Il n'a que des travers: seulement ils sont insupportables... cette manie, par exemple, de me conter ses bonnes fortunes, ses aventures galantes d'avant son

mariage... pour me prouver à quel point il était adorable et irrésistible... Eh! qu'est-ce que cela me fait qu'il l'ait été, mon Dieu! s'il ne l'est plus!... Et puis cette inconcevable jalousie dont il se défend comme un beau diable, — mais qui, par le fait, empoisonne sa vie et la mienne... Toujours à me surveiller, toujours à me regarder dans les yeux pour savoir si je le trahis... il serait même dangereux, au besoin!... Ah! le voilà!... — Excellent, d'ailleurs! Excellent!

Entrent le prince, d'Épinoy, de Rhodes, Sartigny.

LE PRINCE.

Ah! chère amie, je vous cherchais!

LA PRINCESSE.

Bien entendu, mon ami!

LE PRINCE.

Je craignais que vous ne prissiez froid.

LA PRINCESSE.

Du tout !

LE PRINCE.

Il est certain que pour une fin d'automne, cette soirée est remarquablement douce.

JULIETTE.

Oui, c'est dommage d'être obligée de rentrer.

LE PRINCE.

Comment ! vous ne nous restez pas un moment, madame?

JULIETTE.

Non, mon prince... D'abord, je n'aime pas les hommes qui sortent de table. Ils sont trop aimables... et puis, j'entends des voitures qui arrivent... il faut que je me rende à mon devoir. (A de Rhodes.) Eh bien !

Pierre, comment trouvez-vous ma petite illumination?

DE RHODES.

Superbe ! On se croirait au café des Ambassadeurs !

JULIETTE.

Insolent ! — Est-ce que vous venez, princesse?

LA PRINCESSE.

Oui, ma mignonne, je vous suis.

D'ÉPINOY.

Pardon, princesse... voulez-vous me faire l'honneur de danser la première valse avec moi?

LA PRINCESSE.

Demandez à mon mari.

LE PRINCE.

A moi? Quelle plaisanterie! Est-ce que vous avez besoin de ma permission pour accorder une valse! Vous voulez donc me couvrir de ridicule, ma chère!

LA PRINCESSE, à d'Epinoy.

Alors, oui, monsieur.

La princesse et Juliette s'éloignent et rentrent au château.

LE PRINCE, D'ÉPINOY, DE RHODES, SARTIGNY.

LE PRINCE, s'asseyant.

C'est une vraie manie qu'a la princesse de prétendre me faire passer pour un jaloux... moi qui suis... je ne dirai pas indifférent... mais confiant comme un enfant... et même quelquefois ma raison me

reproche de pousser cette confiance à l'excès... Car enfin, entre nous, il faut avouer que de vieux viveurs du boulevard, comme vous et moi... qui connaissent le fonds et le tréfonds des choses, et qui osent se marier, font preuve d'un fameux estomac?

SARTIGNY.

Comment?

DE RHODES.

Pourquoi donc ça, mon prince?

LE PRINCE.

Voyons, soyons francs, messieurs... Il y a dans le monde des femmes plus ou moins difficiles... ça, c'est sûr... mais en avez-vous jamais connu d'impossibles?... En avez-vous jamais rencontré une seule qui ait résisté à un siège conduit avec applica-

tion et persévérance?.. Moi, jamais!.. Vous non plus!

D'ÉPINOY.

Oh! pardon, mon prince!

SARTIGNY.

Un peu absolu, mon prince!

LE PRINCE.

Vous non plus, allons!... Eh bien!... soyons logiques... Quand notre expérience nous démontre aussi clairement qu'il n'existe pas une femme incorruptible, comment pouvons-nous nous figurer que la nôtre le sera?... Je ne dis pas cela, bien entendu, pour la princesse... qui véritablement est une personne exceptionnelle... Mais enfin, nous ne pouvons pourtant pas nous flatter d'épouser tous des exceptions!

DE RHODES.

Il faut chasser ces idées-là, mon prince.

LE PRINCE.

Je les chasse aussi... je n'ai même pas besoin de les chasser... car elles ne me viennent pas... ou du moins j'ai besoin d'y réfléchir pour qu'elles me viennent... Il y a plus, je puis dire que personnellement, — c'est même assez curieux! — personnellement, je n'ai été jaloux qu'une fois en ma vie!...

DE RHODES.

Bah! une fois, mon prince! Comment cela?

LE PRINCE.

Oui, une seule fois, et je vais bien vous étonner tous, — c'était de ce brave d'Épinoy que voilà!

D'ÉPINOY, *se récriant.*

Non, mon prince?

LE PRINCE.

Parfaitement!... C'était quelque temps avant votre mariage... il y a deux ans, — j'ignorais alors vos prétentions à la main de mademoiselle de Cérences, — aujourd'hui votre charmante et chère femme... J'ignorais que la princesse se fût chargée des négociations... les femmes, vous savez, aiment les mystères, surtout en ces matières... Bref, vos assiduités à cette époque, — vos mines de beau ténébreux... mille circonstances, enfin, commençaient à éveiller mon attention, quand votre mariage vint tout expliquer, mon cher d'Épinoy, à votre grand honneur et à ma grande confusion... Je vous devais cet aveu, cher ami!

(Ils se serrent la main en riant.) — Voilà, comme je vous le disais, la seule occasion où j'aie eu l'ombre d'une velléité jalouse !

DE RHODES.

Pardon, mon prince, mais je me suis pourtant laissé dire que vous aviez tué un homme en duel, il y a trois ans, à Florence!

LE PRINCE, discrètement.

Oui... j'ai eu là une affaire malheureuse!... Borgo Forte, n'est-ce pas? Oui... pauvre garçon! mais il n'était nullement question de jalousie!... il s'agissait de tout autre chose... Un malentendu... une querelle de cercle! J'en suis aux regrets. (Se levant.) Eh bien! messieurs, si nous allions voir danser ces dames?

D'ÉPINOY.

Je vous accompagne, prince... j'ai aussi mes devoirs là-bas.

LE PRINCE, *lui prenant le bras.*

Oui, il faut recevoir vos invités... et puis, n'oubliez pas surtout votre valse avec ma femme!

Ils rentrent au château.

SARTIGNY, DE RHODES.

SARTIGNY.

Savez-vous, de Rhodes, que notre ami d'Épinoy joue un jeu assez malsain avec cette bête-là?

DE RHODES.

Quel jeu? je ne saisis pas.

SARTIGNY.

Ah! très bien! Avez-vous encore du feu? (Il rallume son cigare.) Il a là une jolie propriété, d'Épinoy... Cela a doublé sa fortune, ce petit héritage, — et c'est à vous qu'il le doit, par parenthèse.

DE RHODES.

Il le doit à son oncle, dont il était le très légitime héritier.

SARTIGNY.

Oui, mais la succession était contestée... il y avait des difficultés... un testament, — une captation, — je ne sais quoi... enfin, il y a eu un procès, — et c'est vous qui l'avez plaidé et gagné.

DE RHODES.

Sans le moindre mérite... la cause était sûre.

SARTIGNY.

Moi, je trouve que vous avez eu un fier mérite, au contraire... vous n'avez pas seulement fait preuve d'un grand talent, comme toujours... vous avez fait preuve en outre d'une grande générosité.

DE RHODES.

Générosité?

SARTIGNY.

Ma foi, mon cher, si je suis indiscret, je m'arrête... mais, entre nous deux, je croyais pouvoir vous parler en toute franchise.

DE RHODES.

Certainement, allez donc!

SARTIGNY.

Eh bien! simplement, j'ai entendu dire, comme tout le monde, que vous aviez tou-

jours été très intime dans la famille de mademoiselle de Cérences, aujourd'hui madame d'Épinoy, — et on avait généralement supposé que vous aviez conçu pour elle les sentiments qu'elle est si bien faite pour inspirer...

DE RHODES.

Parfaitement, et mes sentiments n'ont pas changé... J'aime infiniment madame d'Épinoy, comme j'aimais mademoiselle de Cérences.

SARTIGNY.

Eh bien! je répète qu'en consacrant vos soins et votre talent à servir les intérêts de son mari, vous avez été très généreux!

DE RHODES.

D'abord, je vous ferai observer, Sartigny, qu'en servant les intérêts du mari, je ser-

vais aussi ceux de la femme... Ensuite, je vous dirai, qu'en voyant mademoiselle de Cérences me préférer d'Épinoy, je n'ai pas été aussi surpris ni aussi choqué que vous auriez pu l'être à ma place... Quoique ma fortune et ma situation dans le monde m'eussent permis d'aspirer sans trop de ridicule à la main de mademoiselle de Cérences, je ne me dissimulais pas que mon métier d'avocat, — que j'ai choisi par goût, — n'est pas de ceux qui parlent à l'imagination des femmes... — de plus, vous allez me connaître tout entier, cher ami, — j'ai eu de bonne heure l'esprit de comprendre qu'une certaine fatalité de nature m'interdisait de jouer les premiers rôles auprès des femmes, que j'étais né pour les rôles secondaires... je me suis donc habitué, — ce qui vous semblera bien étrange, — à les aimer pour elles et non pour moi, — à leur

bénéfice plutôt qu'au mien... Je puis souffrir quelquefois d'être réduit à ce modeste emploi, — mais il m'épargne des misères, des remords auxquels j'aurais été très sensible... Ainsi, pour ne parler que d'un détail, je vois tous les jours l'amant d'une femme serrer la main de son mari... Eh bien, cela me serait infiniment pénible!

SARTIGNY.

Mais comment diable voulez-vous qu'on fasse autrement? On ne peut pas lui dire à ce malheureux : « Ne me touchez pas... ne me touchez pas! je suis l'amant de votre femme ! » C'est impossible!

DE RHODES.

Soit!... mais je vous avoue que je m'étonne de tout ce qu'un homme, qui passe à juste titre pour homme d'honneur dans les relations communes de la vie, croit pou-

voir se permettre sur le terrain spécial de la galanterie. Là, tous les procédés lui semblent légitimes... Tous les moyens lui sont bons pour troubler un ménage, pour en surprendre les secrets, y propager la discorde, profiter des occasions, les faire naître au besoin, hâter le naufrage et piller l'épave... Bref, ce galant homme ne reconnaît plus ni principes, ni morale, ni scrupules, ni bien ni mal, dès qu'il s'agit des droits supérieurs et sacrés de son amour... Eh bien! est-ce que ce n'est pas étonnant?

SARTIGNY.

C'est vous qui m'étonnez... cher ami! Comment n'avez-vous pas remarqué qu'en amour comme en guerre, par une convention universellement admise, les lois régulières de la morale sont suspendues? Mais c'est élémentaire!... Un simple exemple :

en temps de paix, il ne vous viendra jamais à l'idée d'arrêter un facteur dans la rue et de lui prendre les lettres qui sont dans sa boîte.., en temps de guerre vous vous en ferez souvent un devoir... En temps ordinaire, un homme qui espionne est un misérable... en temps de guerre, c'est un patriote, — quelquefois un héros et un martyr... de même en amour!... Vous applaudissez tous les jours, au théâtre, des ruses, des roueries d'amoureux qui relèveraient de la police correctionnelle si elles n'étaient légitimées par leur objet... On déshonore un mari, on vole un tuteur, on escroque un père, et le public est enchanté... tant il est généralement reconnu que l'amour comme la guerre comporte des immunités à peu près indéfinies... Voilà la vraie théorie sur la matière, cher ami, — c'était celle des amoureux

les plus sympathiques de l'histoire, depuis le roi David jusqu'à Henri IV... — et c'est la mienne !

DE RHODES.

Elle est large! Et vous ne seriez pas fâché de l'appliquer ici?

SARTIGNY.

Ici?

DE RHODES.

Oui!... ici... dans cette maison?

SARTIGNY.

Comment pouvez-vous me supposer de si noirs desseins, cher ami? Un ménage si exemplaire!... Un mari qui a l'avantage et le bon goût de posséder à la fois une jolie femme qui est un modèle de vertu, et une maîtresse qui est un modèle du contraire... mais c'est la perfection... Ce serait vraiment

un crime que de troubler un bonheur si complet, si pur et si respectable!... Chut!

JULIETTE paraît au fond et s'arrête, regardant autour d'elle; elle reconnaît de Rhodes et vient à lui.

Ah! de Rhodes, je vous cherchais... Je viens de me rappeler que vous nous quittiez ce soir... et j'ai une commission à vous donner pour Paris... Pardon, monsieur de Sartigny... deux minutes seulement!...

Sartigny salue et s'éloigne.

JULIETTE, DE RHODES.

DE RHODES.

Une commission!... Tout à vos ordres!

JULIETTE, après s'être assurée que Sartigny est hors de portée de l'entendre.

Il ne s'agit pas de cela!... Je suis folle, mon ami!

DE RHODES.

Quoi donc!

JULIETTE.

La foudre qui me tombe... en pleine fête, en pleine confiance, en plein bonheur!

DE RHODES.

Mais quoi!

JULIETTE, lui remettant une lettre.

Cette lettre qu'on m'a remise comme je sortais de table... et que je n'ai pu ouvrir que tout à l'heure... lisez!

DE RHODES, prenant la lettre.

Voyons cela... une lettre anonyme... ah! ah! — (Lisant.) « Un de vos plus anciens, de vos plus véritables amis ne peut souffrir plus longtemps qu'une personne comme

vous soit dupe et victime d'une odieuse trahison qui finirait par entacher votre caractère. Depuis trois ans, M. d'Épinoy est l'amant en titre de votre meilleure amie. Il n'y a à Paris que le prince et vous qui l'ignoriez. » — Comment ! c'est une sottise pareille qui vous trouble à ce point?

JULIETTE, l'interrogeant de l'œil.

La lettre n'est pas de vous?

DE RHODES, après une pause d'étonnement.

Oh ! madame !

JULIETTE, montrant la lettre.

C'est qu'elle dit : « Un de vos plus anciens amis. » — Je n'en ai pas de plus ancien ni de meilleur que vous...

DE RHODES.

Mais, comment ne voyez-vous pas que

cette lettre est d'un bout à l'autre un mensonge abominable?... C'est une indigne manœuvre de quelque amoureux sans scrupule qui veut éveiller votre jalousie pour en abuser ensuite... Peut-être aussi la lettre est-elle d'une femme qui aime votre mari et qui veut vous brouiller... ce sont de ces petites infamies qui courent le monde... Elle est même ridicule, cette lettre... les drôles ou drôlesses qui se permettent de pareilles turpitudes devraient au moins choisir des calomnies vraisemblables... Car enfin vous savez bien que c'est la princesse qui vous a mariée à d'Épinoy, n'est-ce pas? Eh bien! si elle l'eût aimé, croyez-vous qu'elle l'aurait jeté dans vos bras, comme cela, pour le plaisir?... Est-ce possible?... Est-ce dans la nature?... Vous êtes femme... jugez-en!

JULIETTE.

Sans doute... mais il y a des choses si singulières dans le monde... J'ai déjà eu tant d'étonnements dans ma courte vie de jeune femme!... Vous voyez... il dit que c'est public... que tout le monde le sait... et maintenant que mes yeux sont ouverts, je me rappelle mille détails, mille propos bizarres... équivoques... Pierre, dites-moi la vérité, je vous en supplie!

DE RHODES.

Mais je ne fais que cela, chère madame!

JULIETTE.

Cette bonne affection que vous aviez pour moi autrefois, c'est donc fini, dites?

DE RHODES.

Je n'ai jamais eu pour vous une bonne

affection, puisque vous me forcez d'en venir aux gros mots... j'ai eu pour vous un amour tendre et dévoué, dont je crains de n'être pas encore tout à fait guéri... et c'est pour cela que vous devez me croire sans hésiter, quand je vous dis que cette lettre est un pur mensonge... Car enfin, si j'avais le moindre doute à ce sujet, comment pourrais-je résister à la tentation que vous m'offrez?... Songez donc! Entrer dans vos soupçons, partager vos chagrins, essayer de les consoler... pour un pauvre diable d'amoureux comme moi, ce serait l'idéal! Mais je ne peux pas... parce que, si je vous aime bien... j'aime encore mieux la vérité et l'honneur... Me croyez-vous maintenant?

JULIETTE.

Oui, — mais si vous me trompiez, — je

le saurais un jour ou l'autre, — et je ne vous pardonnerais jamais.

DE RHODES.

J'en cours le risque de grand cœur!... Pour en finir, permettez-moi un conseil : allez danser tranquillement, brûlez ce mauvais chiffon à une de vos lanternes, et n'y pensez plus... et surtout n'en parlez pas à votre mari, que cela agacerait... (Il regarde à sa montre.) Je vous demande mille pardons... mais je me sauve pour ne pas manquer le train...

JULIETTE, lui tendant sa main.

Bonsoir, mon ami. Merci!

DE RHODES.

Plus de chimères?

JULIETTE.

Non... Vous ne soupçonnez pas qui a écrit ce billet?

DE RHODES, après un peu d'hésitation.

Non... voyez parmi vos amis... parmi ceux que vous estimez le moins... Adieu!

JULIETTE, seule un moment. — Rêvant.

...Comme elle m'interrogeait tantôt... ici même... comme elle me pressait de questions sur moi... sur mon mari... sur notre bonheur... et ce n'était pas la première fois!... (Après un silence.) Parmi mes amis... même parmi ceux que j'estime le moins... je n'en connais aucun, il me semble, qui soit capable...

Sartigny paraît au fond. Elle se lève.

SARTIGNY.

Encore ici, madame?... et seule?

JULIETTE.

Je rentrais... De Rhodes vient de partir.

SARTIGNY.

Puis-je vous accompagner jusqu'au château?

JULIETTE.

Certainement, — d'autant plus que j'ai à vous parler.

SARTIGNY, saluant légèrement.

Ah!...

JULIETTE.

Oui... très sérieusement même... Monsieur de Sartigny, parmi beaucoup de choses aimables que vous avez bien voulu me dire ces jours-ci, il y en a une qui m'a particulièrement frappée : comme je riais un peu de vos protestations sentimentales,

vous m'avez dit que vous souhaiteriez presque de me voir malheureuse pour que je puisse mettre votre amitié à l'épreuve... C'est vous qui m'avez dit cela, n'est-ce pas?

SARTIGNY.

J'ai dû vous le dire ; car je le pense.

JULIETTE.

Eh bien ! vos souhaits sont réalisés... je suis malheureuse, et je fais appel à votre amitié.

SARTIGNY.

Mon amitié est toute prête, madame.

JULIETTE.

Nous allons voir. Vous êtes du monde plus que personne, monsieur, vous en connaissez tous les mystères, tous les dessous, comme on dit... Eh bien ! est-il vrai

qu'on cause publiquement dans le monde d'une intrigue, d'une liaison qui aurait précédé mon mariage et qui lui survivrait, — entre une de mes amies, — et quelqu'un qui me touche de très près?...

SARTIGNY.

Madame! je me demande si je comprends bien votre question...

JULIETTE.

Vous la comprenez parfaitement. Vous vous demandez seulement si vous devez y répondre... Eh bien! si toutes vos protestations ne sont pas de ridicules paroles de galanterie banale, si réellement vous voulez être un ami pour moi, vous me répondrez... vous me tirerez des angoisses où je suis et auxquelles, je vous jure, que je préfère cent mille fois la certitude!

SARTIGNY.

Mon Dieu! madame, vous me désespérez... car toute l'amitié du monde ne peut rien contre l'état d'esprit où j'ai le chagrin de vous voir... Que puis-je vous dire? Vous ne me croirez pas. J'aurais beau vous affirmer, — ce qui est la vérité, — que j'entends parler pour la première fois des bruits étranges auxquels vous venez de faire allusion... vous ne manquerez pas de vous persuader que je sais tout, et que la délicatesse seule me ferme la bouche... et vos anxiétés persisteront!

JULIETTE, accablée, comme se parlant à elle-même.

C'est vrai!... Mais que faire alors? Car vraiment je ne peux pas vivre comme cela!

SARTIGNY.

Ah! grand Dieu! quel malheur que vous

ne vous soyez pas trouvée près de moi tout à l'heure... La princesse et d'Épinoy s'étaient assis un moment sous cette espèce d'arcade où il y a une statue de Diane, je crois... Je passais dans l'allée, derrière la charmille... J'ai entendu, malgré moi, leur entretien, et de ma vie je n'ai rien entendu de plus innocent !

JULIETTE, désignant le fond du parc.

Ils sont encore là ?

SARTIGNY.

Je le crois.

JULIETTE.

Venez, conduisez-moi !

Ils s'éloignent.

Sous l'arcade de charmille. Un banc de jardin, une statue.

LA PRINCESSE, D'ÉPINOY; — JULIETTE et SARTIGNY, masqués derrière les charmilles.

D'ÉPINOY.

Vous n'avez pas froid? Vous ne voulez pas rentrer.

LA PRINCESSE.

Pas encore, je vous prie... Nos tête-à-tête sont devenus si rares!

D'ÉPINOY.

Vous l'avez voulu!

LA PRINCESSE.

Il le fallait bien.

D'ÉPINOY.

Ah ! que ne m'avez-vous laissé mon indépendance !

LA PRINCESSE.

Il vous aurait tué !

D'ÉPINOY.

Nous aurions vu cela.

LA PRINCESSE.

Ou il m'aurait emmenée hors de France.

D'ÉPINOY.

Et pourquoi n'avoir pas consenti à partir avec moi quand je vous en suppliais !

LA PRINCESSE.

C'était briser nos deux existences... m'exposer à vos repentirs... Il y a pourtant des

moments, je vous assure, où je regrette de ne l'avoir pas fait... tant je souffre... tant je suis déchirée et torturée !

D'ÉPINOY.

Torturée ?

LA PRINCESSE.

Si vous croyez que je ne suis pas jalouse !

D'ÉPINOY.

D'une enfant !

LA PRINCESSE.

Comme elle s'épanouit... comme elle rayonne dans son faux bonheur !

D'ÉPINOY.

C'est une enfant !

LA PRINCESSE.

Je l'interrogeais tantôt... elle avait l'air si

enchantée, si confiante, si sûre de votre tendresse! Elle en raisonnait même comme quelqu'un qui s'y connaît... Ah! je la déteste bien, votre chère femme, allez, mon ami!

D'ÉPINOY.

C'est une enfant!

LA PRINCESSE.

Enfin, elle est jolie... elle n'est pas sotte... elle est jeune... Pourquoi ne l'aimeriez-vous pas?

D'ÉPINOY.

Tu le demandes?

Il lui baise l'épaule.

LA PRINCESSE.

Prenez garde!... on a marché par là... je rentre... à tout à l'heure.

Elle lui serre la main, et s'éloigne à grands pas. — D'Épinoy la suit plus lentement. — L'instant d'après, Sartigny et Juliette

sortent de l'ombre. — Juliette à demi défaillante et soutenue par Sartigny, vient s'asseoir sur le banc.

JULIETTE, d'une voix faible.

Laissez-moi! je veux être seule.

SARTIGNY.

Je ne puis vous quitter sans vous avoir dit combien je suis navré... combien j'étais loin de prévoir... car enfin, je vous le répète, je venais d'entendre quelques mots de leur conversation, et rien ne pouvait me faire supposer...

JULIETTE.

Allons... allez-vous-en!... et ramassez votre lettre!...

Elle lui jette la lettre anonyme.

SARTIGNY, après un moment.

Madame, je n'ai pas l'honneur de vous

comprendre... mais je respecte une douleur... qui évidemment vous égare!

Il se retire.

JULIETTE, seule.

Misérable!... et les autres... plus misérables encore!... (Joignant les mains avec désespoir.) C'est donc vrai! c'est possible!... Tout me manque... tout s'écroule!... plus rien... rien... plus de bon Dieu!... oh! que je me sens mal!

Le prince paraît au détour de l'allée, Juliette se lève brusquement, et le regarde.

LE PRINCE.

Ah! pardon, chère madame!

JULIETTE, très troublée.

C'est vous, prince?... vous cherchez la princesse?

LE PRINCE.

Oui... on m'a dit l'avoir aperçue de ce côté...

JULIETTE.

En effet... elle était là tout à l'heure...

LE PRINCE.

Avec vous?

JULIETTE.

Non.

LE PRINCE.

Avec qui?

JULIETTE, *après un peu d'hésitation.*

Seule! — elle passait là sur le bord de l'eau.

LE PRINCE.

Pardon... chère madame... n'est-ce pas une lettre à vous, ceci?

Il ramasse la lettre.

JULIETTE.

Oui, je vous suis obligée.

Elle prend la lettre.

LE PRINCE.

.. Mais, chère madame... est-ce que vous êtes souffrante?... Vous êtes aussi pâle que cette statue.

JULIETTE.

Un peu souffrante, oui... j'ai eu trop chaud... puis froid... je ne suis pas bien... et. tenez, voulez-vous me rendre un service, mon prince... voulez-vous prier mon mari de m'excuser auprès de nos invités...

Je ne suis réellement pas en état de rentrer dans les salons... je vais monter chez moi, et me reposer au coin du feu... ce n'est rien du reste... ce n'est rien... dites-le à mon mari.

LE PRINCE.

Oui... oui... je vais le prévenir sans l'inquiéter... Mais vous êtes toute tremblante, chère madame... Prenez donc mon bras, je vous en prie.

JULIETTE.

Je veux bien. Merci!

Ils se dirigent vers le château.

DEUXIÈME TABLEAU

Deux heures après, dans la chambre de Juliette.

Juliette, en peignoir, est assise sur une chaise longue, un flacon de sels à la main. — On frappe.

JULIETTE.

Entrez!

Entre Louise.

LOUISE.

Je venais savoir si madame était mieux.

JULIETTE.

Un peu. — Dites-moi, Louise... je ne me rappelle plus ce que vous avez répondu à mon mari quand il est venu s'informer?

LOUISE.

Suivant les ordres de madame, j'ai répondu que madame dormait.

JULIETTE.

Et il est revenu ?

LOUISE.

Oui, madame, deux fois. J'ai répondu la même chose. Monsieur avait l'air très triste, très tourmenté.

JULIETTE.

Quelle heure est-il, ma fille ?

LOUISE.

Bientôt deux heures, madame.

JULIETTE.

Et il y a encore du monde en bas ? On

n'est pas parti? Il y a encore des voitures?... voyez donc.

LOUISE, *s'approchant d'une fenêtre.*

Voilà la dernière qui s'en va, madame.

JULIETTE, *avec un soupir.*

Ah! tant mieux!

LOUISE.

Madame n'a pas besoin de moi pour le moment?

JULIETTE.

Je vous sonnerai.

LOUISE.

Bien, madame. (*Elle sort et reparaît presque aussitôt.*) Madame, c'est monsieur qui demande si madame est éveillée.

JULIETTE.

Oh! oui... Priez-le d'entrer.

JULIETTE; D'ÉPINOY, l'air très hésitant et préoccupé.

D'ÉPINOY.

Eh bien! ma chère, comment êtes-vous? Qu'est-ce qu'il y a eu? Vous avez pris froid?... quoi?

JULIETTE.

Oui... je pense, mais je suis mieux.

D'ÉPINOY.

Permettez-moi de vous gronder un peu, le prince m'a dit qu'il vous avait trouvée au bord de l'eau... sous la charmille... tout ce qu'il y a de plus humide... Ce n'était vraiment pas sage.

JULIETTE.

Non... je m'en suis aperçue.

D'ÉPINOY.

Est-ce que vous êtes restée longtemps dans le parc?

JULIETTE.

Oui; assez longtemps...

D'ÉPINOY.

Et cela vous a prise, comme cela, subitement?

JULIETTE.

Très subitement. — Voulez-vous voir, je vous prie, si la porte est fermée?

D'Épinoy la regarde, va voir à la porte et revient.

JULIETTE, *froidement.*

Vous êtes curieux de savoir si j'ai

entendu votre conversation avec la princesse?... Eh bien! oui, je l'ai entendue d'un bout à l'autre.

D'ÉPINOY, *d'une voix sourde.*

Ah!

JULIETTE.

Si je ne m'en suis pas expliquée avec vous à l'instant même, vous comprenez pourquoi. Je craignais de n'être pas maîtresse de moi, de mes paroles, de mon cœur... de mes nerfs, si vous voulez... je craignais de me laisser entraîner à une scène de violence qui eût attiré des témoins... C'était assez du malheur sans y ajouter le scandale... Enfin, j'ai voulu recouvrer un peu de calme, prendre conseil de ma fierté et aussi de ma raison, — et avec l'aide de Dieu, j'y suis parvenue.

D'ÉPINOY *fait quelques pas à travers la chambre, puis revenant près de sa femme.*

Que voulez-vous de moi, Juliette?

JULIETTE.

Je vais vous le dire. Je veux d'abord vous demander l'explication, aussi brève qu'il vous plaira, mais claire et véritable, de votre conduite envers moi... Je ne voudrais pas la qualifier... mais enfin il y a là pour moi un mystère... un comble de perversité que je ne puis absolument comprendre, que je ne puis associer à la pensée d'un homme comme vous, d'un homme que le monde estime... d'un homme que j'ai aimé... (*Elle passe son mouchoir sur ses yeux.*) Pardon! vous allez encore dire que je suis une enfant!

D'ÉPINOY.

Non!

JULIETTE.

Je n'ai jamais été si enfant que vous le pensiez... ou que vous le disiez du moins... en tout cas le malheur mûrit vite... Eh bien! dites-moi donc comment cela est arrivé... comment vous avez pu vous décider... à pareille chose?

D'ÉPINOY.

Juliette, la confidence que vous me demandez ne me concerne pas seul.

JULIETTE.

Mais puisque je sais tout? Que pouvez-vous m'apprendre sur elle que je n'aie entendu de sa propre bouche et de la vôtre... Voulez-vous que je vous rapporte mot à mot votre entretien?... — Elle était votre maîtresse, elle l'est toujours, et elle a fait notre

mariage!... Pourquoi? comment? dans quelles circonstances tout cela s'est-il passé? Voilà ce que je vous prie de me dire... et ne craignez rien pour elle... si je voulais la perdre, j'en sais assez, n'est ce pas? Si j'avais été capable de la livrer à son mari, ce serait fait, vous le savez bien!... Jamais je n'en retrouverai une pareille occasion, grand Dieu!

D'ÉPINOY.

J'ai été seul coupable. — Une femme affolée qui saisit le premier prétexte venu pour échapper à la vengeance, à la fureur menaçante de son mari, est à peine responsable de ce qu'elle dit ou de ce qu'elle fait.

JULIETTE.

Le prince avait surpris un de vos entretiens?... une lettre... quoi?

D'ÉPINOY.

Une lettre... Les termes en étaient assez ambigus pour qu'il fût possible de les croire adressés à une autre... On dit qu'ils s'adressaient à vous... que je recherchais votre main... L'intimité de la princesse avec vos parents rendait vraisemblable son intervention dans une négociation de mariage...

JULIETTE.

Et comment put-elle expliquer le secret qu'elle avait gardé avec son mari sur une chose si simple?

D'ÉPINOY.

On dit que c'était moi qui avais recommandé ce secret pour m'épargner une mortification, pour sauver mon amour-propre en cas d'échec.

JULIETTE.

Et tous ces mensonges inventés par une femme folle de terreur, vous vous y êtes associé de sang-froid?

D'ÉPINOY.

C'était moi qui l'avais mise en danger. Je ne pouvais la désavouer.

JULIETTE.

Vous aussi, vous avez eu peur?

D'ÉPINOY.

Pour elle.

JULIETTE.

Et pour moi?... rien? ni peur ni pitié!... et depuis... depuis notre mariage... depuis que vous avez pu mieux connaître celle que vous trompiez si cruellement... vous n'avez jamais eu un regret, jamais un remords?

D'ÉPINOY.

Si j'avais ressenti des remords, Juliette, ce ne serait pas le moment de vous les exprimer. Ils vous seraient suspects. Quant aux sentiments que j'éprouve en ce même moment devant vos souffrances, je ne vous en parle pas davantage... — Je ne puis que vous dire : quelle que soit votre volonté, j'obéirai.

JULIETTE.

Mais vous-même, n'imaginez-vous aucun moyen de dénouer la situation impossible où nous sommes? N'avez-vous aucune proposition à me faire?

D'ÉPINOY.

Aucune. J'attends vos ordres.

JULIETTE.

Vous me surprenez. Il serait si simple de me conseiller d'imiter votre indépendance morale, si simple de me dire : Pardonnez-moi mes torts, qui me sont chers, et je suis prêt à vous pardonner les vôtres... Usez de votre liberté comme j'use de la mienne... C'est ainsi que se font beaucoup de bons ménages, je crois! — Me proposez-vous cela?

D'ÉPINOY.

Non.

JULIETTE.

Et si je vous le proposais, moi?

D'ÉPINOY.

Vous en êtes incapable.

JULIETTE.

C'est vrai. — (Elle se lève.) Roger, si je faisais un appel solennel à votre honneur, aurais-je quelque espoir d'être entendue, d'être exaucée?

D'ÉPINOY.

Vous en avez la certitude.

JULIETTE.

Eh bien! Roger, je ne vous ferai plus un reproche. Je vous remercierai même d'avoir apporté dans une explication aussi pénible autant de respect de vous-même — et de moi. Après l'action que vous avez commise, je m'attendais à trouver dans votre langage l'ironie cynique ou la lâche soumission d'un hypocrite démasqué... Non, Dieu merci. Votre attitude, vos paroles ont été, je le reconnais, aussi dignes qu'elles

pouvaient l'être dans une si mauvaise cause. C'est une consolation pour moi, quand je suis forcée de vous retirer toute affection de pouvoir encore vous conserver quelque estime... Je veux donc croire, je veux admettre que vous avez subi une de ces fatalités, un de ces entraînements qu'un homme de cœur, qu'un homme d'honneur, peut dans quelque heure trouble confondre avec le devoir...

D'ÉPINOY.

Merci, Juliette.

JULIETTE.

Mais, malgré tout, vous sentez bien comme moi, n'est-ce pas? que cela est irréparable, que vous avez tué la confiance?

D'ÉPINOY.

Ne puis-je espérer de la faire revivre?

JULIETTE.

Vous devez comprendre que c'est impossible. — Vous éprouvez, à cette heure, une impression de chagrin, de pitié que je crois sincère, mais qui serait brève, — et qui ne saurait lutter contre une passion, une possession qui ont pris sur vous un si terrible empire. — Il y a des femmes, il paraît, qui ont des philtres auxquels nos innocentes amours ne peuvent rien opposer... Vous appartenez à une de ces magiciennes, et je n'entends pas partager plus longtemps avec elle vos bontés. Nous sommes dès ce moment séparés à jamais, Roger, et ce que je demande à votre loyauté, c'est de faire consacrer par la loi cette séparation irrévocable.

D'ÉPINOY.

Je vous ai dit, Juliette, que votre volonté serait la mienne. Mais avez-vous bien réfléchi à l'éclat, au scandale d'un divorce?

JULIETTE.

Je n'ai pas eu le temps de réfléchir à grand'chose, vous pouvez croire. Mais j'ai eu tout le temps de me convaincre que je ne puis plus vivre avec vous sans mériter votre mépris et le mien; que j'ai vingt-trois ans, que je ne puis vouer à l'isolement ou au désordre le reste de ma jeunesse et de ma vie, et puisque le divorce existe, ma religion d'ailleurs l'autorisant, vous devez trouver juste que j'en profite.

D'ÉPINOY, *plus sèchement.*

Je le trouve juste, soit... mais je ne sais

pas s'il est possible... Il ne suffit pas de demander le divorce pour l'obtenir!

JULIETTE.

Vous craignez encore pour elle, n'est-ce pas? — Soyez tranquille. J'y ai pensé. Je vous promets, ne fût-ce que par égard pour son mari, et par un reste d'intérêt pour vous, de ne pas révéler le secret de votre liaison. — Je ferai mieux ; pour éviter les propos, je continuerai de la voir comme auparavant. Je tâcherai d'avoir ce courage-là.

D'ÉPINOY.

Vous êtes un brave cœur.

JULIETTE.

Je vous suis reconnaissante de vous en apercevoir, même tardivement.

D'ÉPINOY.

Mais si vous avez ces intentions généreuses, Juliette, sur quoi, sur quels faits appuierez-vous votre demande en divorce ?

JULIETTE.

Nous verrons... nous trouverons... De Rhodes nous aidera... Je lui ai déjà écrit pour lui donner rendez-vous après-demain à Paris. — Car j'y retourne moi-même dès demain, si vous permettez.

D'ÉPINOY, après s'être incliné.

Mais puisque vous voulez bien que nous nous entendions à l'amiable, vous et moi, sur la marche à suivre dans cette triste affaire, puis-je espérer que nos relations forcées garderont du moins jusqu'au bout un caractère amical ?

JULIETTE.

Très amical.

D'ÉPINOY.

Je vous remercie. Adieu.

JULIETTE, touchant la main qu'il lui tend.

Adieu.

D'ÉPINOY.

Et vous prononcez si tranquillement ce mot-là... ce mot qui rompt des liens auxquels vous attachiez encore tant de prix il y a quelques heures... et qui m'étaient peut-être plus chers à moi-même que vous ne le supposez... Ainsi vous ne regrettez rien ?

JULIETTE.

Je regrette la foi que j'ai perdue. — Je ne

crois plus en vous, — et, grâce à vous, c'est à peine si je crois encore en Dieu.

D'ÉPINOY.

Permettez-moi d'admirer votre fermeté d'âme, qui, je vous l'avoue, dépasse la mienne !

JULIETTE.

Vous voudriez me voir pleurer, décidément !

D'ÉPINOY.

Oh ! non, loin de là ... je suis heureux au contraire de vous laisser le sourire aux lèvres. C'est une consolation. Adieu !

JULIETTE.

Adieu !

D'Épinoy sort. — Presque aussitôt la jeune femme pousse un faible cri, étend les bras et tombe inanimée sur le parquet.

ACTE DEUXIÈME

Chez madame d'Épinoy, à Paris.

Un salon-boudoir. — Porte au fond. Portes latérales.

BAPTISTE, introduisant Pierre de Rhodes.

Je vais avertir madame que monsieur est là.

DE RHODES.

Bien, bien.

Il s'assoit et prend un livre sur la table. — Entre Juliette. Il se lève.

JULIETTE, lui tendant la main.

Bonjour, mon bon Pierre !

DE RHODES.

Chère madame !... Eh bien ! êtes-vous

remise de votre alerte de l'autre soir ?... Peut-on se torturer pour si peu de chose ? Que vous êtes enfant, quelquefois !

JULIETTE, le regardant en face.

Vous êtes un bon ami, vous !

DE RHODES, incertain.

Je ne pouvais pas mentir pour vous être agréable.

JULIETTE.

Pardon ! vous avez menti pour m'être agréable, et surtout pour rester honnête homme, et c'est ce dont je vous remercie. C'était bien. Mais tout le monde n'est pas aussi délicat que vous... Bref, cette vérité que vous me cachiez, je l'ai apprise en vous quittant, et apprise de façon à ne pas pouvoir conserver l'ombre d'un doute. J'ai vu

de mes yeux et entendu de mes oreilles... Tout ce que disait la lettre anonyme est vrai... J'ai eu une explication avec mon mari. Il est convenu de tout. J'ai réclamé le divorce, et il l'accepte. — Voilà, mon ami !

DE RHODES.

Voyons... voyons !... Qu'est-ce que c'est que ce conte bleu que vous me contez là ?

JULIETTE.

Ce conte est de l'histoire, malheureusement, et mon mari va vous le confirmer tout à l'heure.

DE RHODES.

Mais je tombe des nues... je suis atterré! Ce n'est pas possible... Si cela était, vous ne traiteriez pas une chose si grave d'un ton si délibéré !

JULIETTE.

Mon ami... d'abord, depuis deux jours et deux nuits j'ai épuisé mes larmes... ensuite, quand j'ai pris une résolution, quand je la crois bonne, quand je n'en vois pas de meilleure, il est dans ma nature de l'exécuter bravement, quitte à en mourir après. — Du reste vous avouerez bien vous-même que, la situation étant donnée, je n'ai rien de mieux à faire, rien de plus digne, rien de plus honnête, ni de plus sensé?

DE RHODES.

Dame! — Il n'y a pas d'enfants... Alors ça se peut.

JULIETTE.

Et nous vous avons fait appeler ce matin, mon ami, d'un commun accord, mon mari

et moi, pour prendre vos conseils sur la manière d'atteindre notre but commun — dans le plus bref délai et avec le moins d'éclat possible...

DE RHODES.

Et votre mari ne vous a pas offert de rompre cette malheureuse liaison ?

JULIETTE.

Il ne me l'a pas offert, et il me l'eût offert inutilement.

DE RHODES.

Vous trouverez bon que je désire voir avant tout M. d'Épinoy.

JULIETTE.

Je l'ai fait prévenir. — Le voilà.

D'Épinoy entre par une des portes latérales.

D'ÉPINOY.

Bonjour, mon cher! (Il lui prend la main.) Restez donc!... (Un silence embarrassé.) Eh bien! je suppose que ma femme vous a mis au courant de ce qui se passe?

DE RHODES.

Très brièvement... J'arrive..

D'ÉPINOY.

Mon Dieu! pour moi, je n'ai qu'à vous prier de vous conformer absolument à ses désirs. Je ne prétends jouer dans tout ceci qu'un rôle passif... Je consens à tout... seulement madame d'Épinoy me permettra de lui rappeler qu'elle a bien voulu me promettre que la cause réelle de notre dissentiment, de notre divorce enfin, ne sera pas révélée dans le procès... Quant à

vous, de Rhodes, je sais que vous êtes homme d'honneur.

DE RHODES.

C'est très bien !... Mais alors, où est le grief ?... à moins qu'il n'y en ait un autre que j'ignore ?

D'ÉPINOY.

Il n'y en a pas d'autre.

Pierre interroge Juliette de l'œil.

JULIETTE.

Je n'en connais pas.

DE RHODES.

Mais, en ce cas, sur quoi fonder l'instance en divorce? Car en fait de divorce, la loi actuelle n'admet pas le consentement mutuel... Dans la circonstance présente, —

dans l'espèce, — il faut absolument que la demanderesse articule des griefs.

JULIETTE.

La demanderesse... pardon?

DE RHODES.

C'est vous, la demanderesse.

JULIETTE.

Ah bien!

DE RHODES.

Dès que vous ne voulez pas, — et je vous approuve très fort, — alléguer le motif véritable, il faut en supposer un autre... et à part les sévices et injures graves, qui ne seraient guère vraisemblables ici, et dont M. d'Épinoy d'ailleurs n'aimerait pas sans doute à se reconnaître coupable...

D'ÉPINOY.

Naturellement.

DE RHODES.

Il ne reste comme motif de divorce que l'inconduite du mari.

JULIETTE.

Eh bien?

DE RHODES.

Mais nous ne pouvons alléguer cette inconduite sans preuves.. il faudrait donc que M. d'Épinoy voulût bien consentir...

D'ÉPINOY.

Puisque je consens à tout!

DE RHODES.

Consentir, dis-je, à écrire des lettres

compromettantes... que la demanderesse serait censée avoir surprises — ou achetées...

JULIETTE.

Moi?

DE RHODES.

Oui, vous!

JULIETTE.

Et cela suffirait?

DE RHODES.

Parfaitement.

JULIETTE, à son mari.

Vous entendez?

D'ÉPINOY.

Mais à qui seraient-elles adressées, ces lettres compromettantes?

DE RHODES.

A personne... à une inconnue... il suffit que ce soient des lettres d'amour, qu'elles soient d'une date récente, et qu'elles ne soient pas adressées à votre femme...

D'ÉPINOY, avec humeur.

Mais il me semble que ce n'est pas très loyal, ça?... c'est tromper la justice... cela me répugne infiniment.

JULIETTE.

Ah! pardon, mon cher Roger... il ne s'agit pas de dire : « Je consens à tout... je consens à tout... » et puis finalement de ne consentir à rien... c'est ça qui ne serait pas loyal... après l'engagement que vous avez pris envers moi... et permettez-moi de vous dire, par parenthèse, mon ami, que je m'étonne un peu de l'espèce de maussade-

rie, de mauvaise humeur que vous apportez dans nos arrangements qui devaient être traités, comme vous l'avez désiré vous-même, sur un pied amical... il serait plus digne de montrer dans ces tristes délibérations la distinction et le bon goût du vrai *gentleman* que vous êtes.

D'ÉPINOY.

J'ai beau être un vrai *gentleman*... Il m'est difficile de prendre gaiement cette affaire-ci.

JULIETTE.

Je ne vous demande pas de la prendre gaiement... Je vous demande d'y mettre un peu plus de liant, d'abandon, de bonne grâce...

D'ÉPINOY.

Je vais essayer de profiter de vos leçons...

et de votre exemple... Eh bien! soit, j'écrirai ces lettres... nous les écrirons même ensemble, si vous voulez... ce sera encore plus divertissant... Mais, enfin, cela ne presse pas, je suppose?

JULIETTE, interrogeant de Rhodes.

Ça ne presse pas?

DE RHODES.

Ça ne presse pas, si vous n'êtes pas pressés... ça presse, si vous voulez aller vite.

JULIETTE.

Oh! le plus vite possible... (A d'Épinoy.) N'est-ce pas?

D'ÉPINOY.

Très évidemment. Moins cela durera, et moins on en parlera... Mais avant de passer outre, je voudrais prier de Rhodes de nous

donner quelques renseignements sur la marche d'un procès de ce genre... car je n'en sais pas le premier mot. Ainsi, moi, par exemple, qu'est-ce que j'ai à faire?... J'écris ces lettres compromettantes... Bon !... et après?

DE RHODES.

Après? rien du tout. Car l'intention du défendeur est de faire défaut, je suppose?

D'ÉPINOY.

Eh! certainement... puisque le défendeur ne se défend pas.

DE RHODES.

Eh bien! vous n'avez pas à constituer d'avoué ni d'avocat.

JULIETTE.

Et moi, Pierre?

DE RHODES.

Vous, chère madame, c'est différent... Vous avez besoin d'un avoué et d'un avocat!... Une fois les lettres compromettantes écrites par M. d'Épinoy, vous les donnez à votre avoué... qui dresse une requête au président, exposant vos griefs... là-dessus ordonnance du président vous autorisant à citer votre mari en conciliation... refus de conciliation... autorisation du président d'assigner votre mari devant le tribunal... assignation et jugement par défaut... tout cela, avec un peu d'activité et un peu de protection, peut être terminé, à la rigueur, en deux mois.

JULIETTE.

Vraiment? Je n'aurais pas cru... (A son mari.) Mais alors, c'est parfait, n'est-ce pas?

D'ÉPINOY.

Idéal.

DE RHODES.

La première chose à faire, ce serait, — une fois les lettres écrites, — de les porter chez l'avoué afin qu'il puisse constituer son dossier tout de suite.

JULIETTE, à son mari.

Mon cher Roger, si vous aviez la bonté de rédiger ces lettres dès à présent... d'abord vous en seriez quitte, et puis nous pourrions les porter chez l'avoué, de Rhodes et moi, cet après-midi?

D'ÉPINOY.

Tout ce qu'il vous plaira. (Il se lève et va s'asseoir devant le petit bureau de sa femme.) Mais je ne puis

pas écrire cela sur du papier à votre chiffre... En avez-vous d'autre?

JULIETTE.

Dans le buvard... à votre droite!

D'ÉPINOY, jouant avec sa plume et méditant avant d'écrire

(A de Rhodes.) Il n'y a pas besoin qu'elles soient longues, n'est-ce pas?

DE RHODES.

Non... pourvu qu'elles soient claires.

D'ÉPINOY.

Bien. (Après une pause, ne trouvant rien.) — Vous devriez me faire ça, vous?

DE RHODES.

Je ne peux pas... Comme avocat, je manquerais à mon devoir... Ce n'est déjà pas très correct de vous avoir indiqué un moyen

de tourner la loi... j'ai pour excuse le désir d'éviter le scandale... mais je ne peux pas aller plus loin.

D'ÉPINOY.

Eh bien! alors, faites-moi tous deux le plaisir de ne pas vous occuper de moi... et de continuer votre conversation... si vous tenez vos yeux fixés sur moi, je ne pourrai pas écrire un mot... ça me paralyse!

JULIETTE, à son mari.

Faites appel à vos souvenirs. (A de Rhodes.) Quel avoué dois-je prendre?

DE RHODES.

Je vous recommande mon ami Labussière. — Aimable homme et très expéditif. — Quant à l'avocat, voyons donc!...

JULIETTE.

Comment ! mais mon avocat, c'est vous, j'aime à croire.

DE RHODES.

Oh ! non, veuillez m'excuser... je m'occuperai de l'affaire... je vous aiderai à la terminer le plus vite possible, puisque c'est votre désir commun... mais je ne plaiderai pas pour vous... j'ai mes raisons !

JULIETTE.

Comme c'est contrariant !

D'ÉPINOY, cherchant ses mots, murmure à demi voix.

« Cher amour... cher ange !... »

JULIETTE.

Vous dites ?

D'ÉPINOY.

Je ne vous parle pas, ma chère... j'écris!

JULIETTE.

Ah! pardon... (A de Rhodes.) Du moins, vous me choisirez mon avocat?

DE RHODES.

Oui, mais c'est assez insignifiant... dès que votre mari fait défaut, l'affaire est jugée.

D'ÉPINOY, à demi voix, mordant sa plume.

« Cher amour... cher ange! »

JULIETTE.

Vous n'avancez pas beaucoup, il me semble!

D'ÉPINOY.

Comment voulez-vous que j'avance!... vous causez... vous causez... je ne sais pas ce que j'écris!... (Juliette et de Rhodes continuent leur entretien à voix basse. — D'Épinoy se lève brusquement, avec impatience.) Je vais dans ma bibliothèque!... je vous rapporterai cela dans cinq minutes!...

D'Épinoy sort emportant son papier à lettres.

JULIETTE, DE RHODES.

JULIETTE, souriant légèrement, malgré elle.

Il ne s'amuse pas!

DE RHODES.

Non.

JULIETTE.

Mais enfin, de Rhodes... pourquoi ne

voulez-vous pas être mon avocat? — Vous me blâmez donc? Je vous avoue que cela me blesse.

DE RHODES.

Comment ne comprenez-vous pas que votre avocat sera forcé d'accabler votre mari? — et c'est un rôle qui ne me convient pas... On sait que j'ai toujours eu beaucoup d'attachement pour vous... on avait même fait courir, dans le temps, des bruits ridicules sur mes prétentions... On pourrait croire que je mets ma profession au service de ma rancune; que, sous prétexte de défendre une femme outragée, je me venge lâchement d'un rival... Je vous demande la permission de m'abstenir! (Juliette lui tend la main avec émotion. — Il continue.) Mais vous n'y perdrez rien... je vous donnerai un de mes amis, un de mes maîtres même, — et puis l'af-

faire est sûre. Maintenant, je voudrais appeler votre attention sur un détail qui a son importance... Dans une huitaine de jours, après le refus de conciliation, le président vous assignera, jusqu'à la fin de l'instance, un domicile séparé, chez madame votre mère, probablement.

JULIETTE.

Pourquoi?

DE RHODES.

C'est une mesure préservatoire... Vous aurez même le droit de requérir au besoin la force armée pour vous protéger dans votre domicile séparé.

JULIETTE.

La force armée!.. Quelle bêtise!.. Mais est-ce que je suis obligée d'accepter cette séparation de domicile?

DE RHODES.

Non.

JULIETTE.

Qu'est-ce que vous me conseillez?

DE RHODES.

C'est toujours plus sage... D'ailleurs, pendant ce procès, la vie commune vous serait pénible.

JULIETTE.

Vous savez que nous avons ici deux appartements très indépendants, M. d'Épinoy et moi... Je le prierais de prendre ses repas à son cercle... C'est que je compte garder l'hôtel, — et ce serait ennuyeux de faire un déménagement pour si peu de temps.

DE RHODES.

C'est toujours plus sage... Il est vrai que, d'autre part, le domicile commun laisse plus de chances à une réconciliation, qui est toujours désirable.

JULIETTE.

Mon ami, c'est m'offenser que de la supposer possible.

DE RHODES.

Cependant, le premier moment passé, vous pourrez réfléchir à la situation difficile d'une femme de votre âge qui reste sans protection, sans appui dans le monde.

JULIETTE.

Je n'aurai pas beaucoup de peine, je pense, à trouver dans le monde un appui

plus solide et plus fidèle que celui que je perds.

DE RHODES, troublé.

En cherchant bien...

JULIETTE.

Vous m'aiderez!

Un silence d'embarras. — D'Épinoy rentre avec ses lettres.

D'ÉPINOY.

Voilà, c'est fait. — Il y en a quatre..., ce sont de simples billets, mais je crois que cela suffira.

DE RHODES.

S'ils sont catégoriques?

D'ÉPINOY.

Je le crois. — Vous pouvez en juger du reste.

Il lui remet les lettres.

DE RHODES.

Voyons ça.

JULIETTE.

Lisez haut, mon ami.

DE RHODES.

Vous avez daté ?... Oui... bien... (Lisant.) « Mon cher amour, quelle délicieuse soirée je vous dois! Quelles heures enchantées! Vraiment, Blanche, avant de vous connaître, je ne savais pas ce que signifiait le mot charme. Je le sais maintenant. Le charme, c'est votre présence, c'est votre regard, votre voix, votre parfum : le charme, c'est vous! Mon cœur se trouble à la pensée de me retrouver bientôt à vos pieds, sur ce petit tabouret où l'on est si bien. »

JULIETTE.

J'aime assez le petit tabouret.

DE RHODES, *continuant de lire.*

« Où l'on est si bien. . Vous ai-je dit que je vous aimais, Blanche ! Je vous ai trompée. Je vous adore. Votre Roger. » — Ce n'est pas mal. C'est bien écrit... Mais, pour motiver un divorce, c'est peut-être un peu doux, un peu mou...

JULIETTE.

Beaucoup trop mou... On dirait une romance.

D'ÉPINOY.

Permettez, cette lettre est censément la première, il fallait bien graduer.

DE RHODES.

Eh bien !... voyons les autres... la dernière, par exemple...

D'ÉPINOY.

Voilà !

DE RHODES, prenant la lettre et commençant à lire.

« Cher ange, tu ne sauras jamais... »

D'ÉPINOY.

Vous remarquez?... je la tutoie maintenant.

DE RHODES, parcourant la lettre.

« ... Cette nuit idéale... » Oui, ça c'est mieux... (Il continue de lire tout bas.) C'est même... mâtin !

JULIETTE.

Qu'est-ce qu'il dit?

DE RHODES.

Rien... qu'il lui envoie une voiture et deux chevaux.

D'ÉPINOY.

Pour ce que ça me coûte !

DE RHODES, finissant de lire.

Oh ! le mot de la fin... mâtin !

JULIETTE.

Montrez un peu ! (Elle lui prend la lettre et lit.) Quelle horreur !

D'ÉPINOY, avec la même gravité, à de Rhodes.

Vous croyez que cela contentera le tribunal ?

DE RHODES.

Il serait difficile !... et pourtant, en y réfléchissant, il serait bon d'ajouter quelques

mots personnellement blessants pour madame d'Épinoy, car il n'est pas question d'elle dans tout cela.

D'ÉPINOY.

C'est inutile.

DE RHODES.

Excusez-moi, cela caractériserait plus fortement l'injure à l'épouse !

D'ÉPINOY.

Non ! Il faudrait recommencer ou faire des ratures !

JULIETTE.

Vous pouvez le mettre en *post-scriptum*.

D'ÉPINOY, *à sa femme.*

Si vous voulez me dicter ?

JULIETTE.

Soit !... Écrivez... « et ne me dis plus surtout, mon amour, que tu es jalouse de ma femme... c'est une enfant... pour laquelle tu dois avoir l'indifférence souveraine et le profond dédain qu'elle m'inspire à moi-même. »

D'ÉPINOY, froidement, finissant d'écrire.

... « A moi-même. » Tenez, de Rhodes, les voilà toutes quatre, — avec l'annexe.

JULIETTE, à de Rhodes.

Et, maintenant, vous m'accompagnez chez l'avoué, n'est-ce pas, mon ami ? — Je mets mon chapeau et je vous rejoins.

DE RHODES, D'ÉPINOY.

DE RHODES, qui vient de relire les lettres.

Dites-moi, d'Épinoy, pendant que nous sommes seuls, voulez-vous me permettre une observation?

D'ÉPINOY.

Dites.

DE RHODES.

Vos lettres ont un double objet, n'est-il pas vrai? Le premier est de fournir une base sérieuse à l'accusation formulée contre vous, — le second est d'empêcher qu'à propos de cette malheureuse séparation, les soupçons du public ne s'égarent sur une personne dont vous tenez à ménager la réputation et le repos... n'est-ce pas?

D'ÉPINOY.

Évidemment.

DE RHODES.

Eh bien! qu'est-ce qui prouve que ces lettres n'ont pas été adressées précisément à cette personne sur qui vous ne voulez pas que les soupçons se portent?

D'ÉPINOY.

Allons donc! On n'écrit pas dans ces termes-là à une femme du monde!

DE RHODES.

Eh! les femmes du monde sont devenues si tolérantes!

D'ÉPINOY.

Au surplus, vous pouvez avoir raison... Mais ce n'est qu'un nouveau *post-scriptum*

à ajouter. (Il prend une des lettres et écrit.) — « Vous avez dansé votre pas de deux, ce soir, avec un brio infernal! »

DE RHODES.

C'est ça. Parfait! L'indication suffit... On cherchera à l'Opéra ou à l'Éden.

Il met les lettres dans sa serviette d'avocat.

JULIETTE rentrant, habillée pour sortir.

Venez-vous, de Rhodes?

DE RHODES.

Voilà!

JULIETTE.

N'oubliez pas les lettres?

DE RHODES.

Elles sont là!

D ÉPINOY.

Au revoir!

Juliette et de Rhodes sortent.

D'ÉPINOY, seul.

Il triomphe, lui! — Nous réglerons cela un jour ou l'autre! — Il est clair, maintenant, qu'elle ira jusqu'au bout... Quelle femme étrange!... Il devient indispensable d'avertir Clotilde... Elle doit s'en douter... du reste... (Il s'assoit et écrit.) « Chère princesse, vous aviez raison, vous avez gagné votre pari de l'autre soir. J'attends maintenant vos instructions... »

Entre Baptiste.

Qu'est-ce que c'est?

BAPTISTE.

Monsieur, c'est madame la princesse qui est là.

D'ÉPINOY.

Est-ce que vous ne lui avez pas dit que madame est sortie?

BAPTISTE.

Pardon, monsieur... Mais comme madame ne va pas tarder à rentrer, puisque c'est son jour, madame la princesse m'a dit qu'elle allait l'attendre.

D'ÉPINOY.

Faites entrer, bien entendu.

Baptiste introduit la princesse et sort.

LA PRINCESSE.

Déjà sortie, votre femme?

D'ÉPINOY.

Oui, princesse : elle est allée faire une petite course.

LA PRINCESSE, après s'être assurée que le domestique n'est plus là.

Je suis morte d'inquiétude... Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit?

D'ÉPINOY.

Je vous écrivais. .

Il lui donne la lettre commencée.

LA PRINCESSE, après l'avoir lue, avec effroi.

Elle nous avait entendus!

D'ÉPINOY.

Oui.

LA PRINCESSE.

Grand Dieu! — (Elle se laissa tomber sur une chaise Après un silence.) — Et puis quoi?

D'ÉPINOY.

Une scène... très pénible naturellement... Elle a demandé le divorce... Je n'ai pu le

lui refuser... J'ai espéré pendant deux jours qu'elle pourrait se raviser... mais elle est bien décidée... Elle est déjà chez son avoué, — avec de Rhodes.

LA PRINCESSE.

Le divorce!... Un éclat... un scandale pareil!... mais alors je suis perdue!

D'ÉPINOY.

Non... rassurez-vous... Votre personne restera hors de cause. Cela est parfaitement convenu. Je n'ai consenti au divorce qu'à cette condition. Juliette continuera même de vous voir chez vous et chez elle comme de coutume... Enfin, sur le conseil de de Rhodes, je me prête à la supposition d'une intrigue banale... avec une danseuse quelconque. J'ai même écrit des lettres, — qui serviront de preuves.

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous que le public s'y trompera!... Et, en tout cas, mon mari ne sera pas dupe de votre prétendue intrigue... Cette séparation étrange, éclatant après quelques mois de mariage, va faire renaître tous ses soupçons, qui se réveillaient déjà depuis quelque temps... Non... je serais perdue... voyez-vous! — Il faut absolument, mon ami, obtenir qu'elle se désiste... n'importe par quel moyen!

D'ÉPINOY.

Je n'en vois aucun. — C'est une âme plus forte que vous ne le pensez, que je ne le pensais moi-même... très droite, d'ailleurs, et incapable de se prêter à une transaction équivoque.

Sur ces paroles, la princesse lui jette à la dérobée un regard inquiet et irrité.

LA PRINCESSE.

Alors... il n'y a qu'une rupture absolue entre nous deux qui pût la satisfaire?

D'ÉPINOY.

Vous pensez bien qu'il ne m'est pas venu à l'idée de la lui proposer.

LA PRINCESSE, lui prenant la main.

Hélas! qui sait si l'heure de ce terrible sacrifice n'est pas arrivée, mon ami!

D'ÉPINOY, incertain.

Est-ce que vous en auriez le courage, Clotilde?

LA PRINCESSE.

Je pressens de tels malheurs pour nous deux qu'il faudra peut-être le trouver, ce courage... Mais une rupture n'aurait-elle

pas aussi ses dangers?... Comment expliquer à mon mari un changement si subit, si complet dans nos relations?

D'ÉPINOY.

Si jamais un pareil sacrifice vous semblait nécessaire, Clotilde, si vous m'ordonniez de m'y résigner... il est certain qu'il ne faudrait pas l'accomplir à demi... Je devrais quitter Paris... peut-être la France pendant quelque temps...

LA PRINCESSE, *violemment, se levant.*

Ah! malheureux!... vous ne demandez qu'à vous sauver avec elle!

D'ÉPINOY, *sévère.*

Ainsi c'était un piège?

LA PRINCESSE.

Et comme vous y êtes tombé avec

empressement, mon ami!... Ah! n'essayez pas de nier... vous l'aimez!... vous ne pouvez pas vous en taire! chacune de vos paroles trahit votre admiration pour elle... vous ne pouvez pas prononcer son nom sans y ajouter un éloge!

D'ÉPINOY.

Je lui rends simplement la justice que je lui dois. — Ce n'est pas une raison pour vous faire douter d'un amour, d'une passion dont je vous ai donné des preuves — presque criminelles.

LA PRINCESSE.

Comment, criminelles!

D'ÉPINOY.

Croyez-vous donc qu'il ne m'en ait pas coûté de fouler aux pieds tout sentiment de

probité et d'honneur pour tromper indignement cette innocente et loyale créature !

LA PRINCESSE.

Comme vous l'aimez!... comme vous seriez heureux, n'est-ce pas? si je vous disais : — Tout est fini entre nous... Allez ! partez tranquillement avec votre innocente et loyale créature... avec votre chère femme bien-aimée !... Seulement, il y a un malheur... c'est que je ne suis pas faite pour ces générosités-là... Je ne sais ni me résigner ni pardonner... je sais aimer et haïr... rien de plus... et si jamais vous donniez suite à votre projet de départ, votre voyage serait vite interrompu, je vous en avertis !

D'ÉPINOY.

Veuillez vous expliquer, princesse... Par qui ?

LA PRINCESSE.

Par celui qui aurait droit de nous demander des comptes à tous deux!... Je sais parfaitement que je risquerais ma vie comme la vôtre... mais, il y a des choses que je crains plus que la mort, soyez-en sûr!

D'ÉPINOY.

Clotilde... je ne songeais pas à ce projet de voyage... c'est vous qui me l'avez en quelque sorte suggéré... mais maintenant vos paroles de menace me posent une alternative telle que je ne puis plus hésiter... Je passerai l'hiver hors de France. — Avec ou sans ma femme, je partirai demain!

Entre Baptiste.

BAPTISTE.

Monsieur, c'est M. le prince de Chagres qui est en bas... Il demandait si madame

la princesse était encore dans l'hôtel, et je venais m'informer...

LA PRINCESSE.

Veuillez dire au prince que je suis là, qu'il peut monter.

Baptiste sort.

LA PRINCESSE, à d'Épinoy.

Roger, vous voyez bien que vous me rendez folle. Prenez garde! Donnez-moi votre parole de ne plus songer à ce départ; ou je vous jure que dans deux minutes mon mari saura tout.

D'ÉPINOY.

Désirez-vous que j'assiste à l'entretien?

LA PRINCESSE.

Si vous voulez!

D'ÉPINOY.

Je reste donc. — Car cela m'intéresse.

Entre le prince.

LE PRINCE, LA PRINCESSE, D'ÉPINOY.

D'ÉPINOY, tendant la main au prince.

Mon prince!

LE PRINCE, dont le front s'est assombri en les voyant en tête à tête.

Bonjour, d'Épinoy... Je passais, ma chère, et voyant votre coupé devant la porte... j'ai pensé que vous voudriez bien me déposer au cercle en retournant... (Il s'assoit : remarquant leur trouble et leur émotion...) Je ne suis pas indiscret?

D'ÉPINOY.

Comment! indiscret!... jamais, mon prince!

LE PRINCE.

Je crains d'avoir interrompu une conversation qui devait être fort intéressante, si j'en juge par l'animation de vos yeux et de votre visage, ma chère.

LA PRINCESSE.

Oui... je le querellais.

LE PRINCE.

Parce que?... (A d'Épinoy.) Peut-on savoir?

D'ÉPINOY.

Je laisse la parole à la princesse, mon prince.

LE PRINCE.

Eh bien! ma chère?

LA PRINCESSE, à d'Épinoy.

Vous m'autorisez?

D'ÉPINOY.

Absolument!

LA PRINCESSE, au prince.

Je vais bien vous étonner... vous ne devinez pas ce qui se passe?

LE PRINCE, très sérieux.

Quoi donc?

LA PRINCESSE, dont l'angoisse est visible.

M. et madame d'Épinoy vont divorcer.

LE PRINCE.

Comment!

LA PRINCESSE.

Je viens de l'apprendre à l'instant de M. d'Épinoy lui-même

LE PRINCE, à d'Épinoy.

C'est vrai?

D'Épinoy fait un signe affirmatif.

LE PRINCE.

Et la cause de ce divorce?

LA PRINCESSE.

Une liaison... que sa femme vient de découvrir.

LE PRINCE.

Une liaison?... — Mais en quoi cela vous regarde-t-il, vous, ma chère?

LA PRINCESSE, très émue.

Vous me le demandez?

LE PRINCE.

Je vous le demande.

LA PRINCESSE.

Eh bien! mon Dieu, c'est fort simple... M. d'Épinoy depuis longtemps avait une maîtresse... et cette maîtresse...

Elle se trouble, s'interrompt, se lève brusquement par une secousse nerveuse et retombe la tête renversée sur le dossier de son fauteuil. — Les deux hommes se lèvent.

LE PRINCE, s'approchant d'elle, d'un ton violent.

Clotilde! qu'avez-vous?... qu'y a-t-il donc enfin?

D'ÉPINOY.

Elle se trouve mal... voulez-vous que j'appelle?

LA PRINCESSE, faisant un geste de la main, puis parlant d'une voix faible.

Ce n'est rien... une minute seulement...

— Qu'est-ce que vous me demandiez, mon ami? En quoi tout cela me regardait?.. Mais vous oubliez donc que c'est moi qui les ai mariés... que leur divorce est pour moi par conséquent une sorte de malheur personnel, et vous vous étonnez que j'en sois saisie et désespérée... (Montrant d'Épinoy.) Je suis furieuse contre lui, naturellement... et je le grondais de son étourderie quand vous êtes entré... Il avait donc, comme je vous le disais, une maîtresse... une danseuse de l'Éden, — je crois, et pour comble il lui écrivait... et les lettres ont été remises à sa femme.

LE PRINCE, qui a repris peu à peu son calme.

Mon cher d'Épinoy, je ne prendrai pas la liberté de vous gronder à mon tour... mais, comme votre aîné, souffrez que je vous dise que les lettres sont de trop... On

n'écrit pas, cher ami!.. Mais enfin cette pauvre Juliette a sans doute obéi à un premier mouvement... — Cela n'est pas irrémédiable...

LA PRINCESSE.

Je l'espère. Je ne l'ai pas vue. Mais je l'attends. Je vais essayer de la calmer... (A d'Épinoy.) Elle ne tardera pas à rentrer, n'est-ce pas?

D'ÉPINOY.

Elle devrait être ici.

LE PRINCE.

Ah! eh bien! écoutez, ma chère... je me sauve... les hommes ne valent rien dans ces circonstances-là... J'ai d'ailleurs besoin de prendre un peu l'air... J'ai été extrêmement impressionné par votre indisposition, tout à l'heure.

LA PRINCESSE.

Vous vous impressionnez d'un rien, mon ami.

LE PRINCE, près de sortir, à d'Épinoy qui le reconduit.

Qui donc ça? La Floriani?... Mon compliment... mais on n'écrit pas, mon cher, on n'écrit pas!

D'ÉPINOY, LA PRINCESSE.

Quand d'Épinoy revient vers elle, elle sanglotte la tête dans ses mains.

D'ÉPINOY.

Clotilde! Je vous en prie!

LA PRINCESSE.

Pardon!... je vais m'en aller!

Elle fait le mouvement de se lever.

D'ÉPINOY.

Remettez-vous, d'abord, remettez-vous!

LA PRINCESSE.

Pardonnez-moi! ma raison m'échappait, je vous assure, mon pauvre Roger : je vous aime tant!... je ne vaux rien... je ne suis pas comme elle une innocente et loyale créature... Je suis une femme perverse et perdue... mais je t'aime tant!... je t'aime tant! (Elle lui serre les mains passionnément en le regardant à travers ses larmes.) Personne ne t'aimera comme je t'aime, je te le jure!

D'ÉPINOY la soulève dans ses bras et lui baise le front.

Ne pleure plus.

Au même instant Juliette entre par le fond et s'arrête stupéfaite. Après un moment de silence, elle avance de deux pas et dit froidement à la princesse.

Faites comme chez vous !

La princesse, après une minute de stupeur, replace ses cheveux, se drape, passe devant Juliette d'un air hautain et sort par le fond. — D'Épinoy resté seul avec sa femme paraît indécis ; puis, avec le geste d'un homme qui renonce à se défendre, rentre chez lui.

Juliette s'assoit à demi défaillante, et essuie deux larmes avec son gant.

ACTE TROISIÈME

QUELQUES SEMAINES PLUS TARD

Dans le boudoir-salon de Juliette. — Juliette est assise près du feu, rêvant. — On annonce M. de Rhodes. — Il entre.

JULIETTE, lui tendant la main.

Ah!... ce n'est pas malheureux!... C'est donc bien amusant, Rennes?

DE RHODES.

Je ne m'y suis pas amusé un instant... Mais l'affaire qui m'y appelait avait besoin d'être étudiée sur place... C'est ce qui m'y

a retenu pendant une dizaine de jours... enfin je l'ai plaidée hier et gagnée!

JULIETTE.

Mon compliment! — Il s'agit maintenant de gagner la mienne...

DE RHODES.

Cela ne me regarde pas... mais elle est en bonnes mains, et d'ailleurs imperdable...

JULIETTE.

C'est toujours pour samedi, n'est-ce pas?

DE RHODES.

Pour samedi, parfaitement... J'ai déjà passé chez Labussière ce matin... Vous pouvez être certaine que dans huit jours, vers cette heure-ci... vous serez libre...

JULIETTE.

Excellent! — Asseyez-vous donc!

DE RHODES.

Vous avez déjeuné, je ne vous dérange pas?

JULIETTE.

Pas du tout... Mes déjeuners, comme mes dîners, ne sont pas longs... Quand on mange seule...

DE RHODES.

Mais votre mari est toujours ici, cependant?

JULIETTE.

Toujours... seulement il mange à son cercle... Dans la circonstance, nos tête-à-tête seraient trop embarrassants devant nos gens...

DE RHODES.

Vous auriez évité tous ces embarras-là. si vous aviez accepté le domicile séparé.. et franchement, quand vous avez trouvé d'Epinoy et la belle Clotilde se livrant à leurs épanchements dans votre propre salon, vous aviez un beau prétexte pour quitter le domicile commun...

JULIETTE.

C'est ce qui m'a décidée à rester... J'ai ma fierté... Je me suis fait un point d'honneur de répondre à cette indignité par un redoublement d'indifférence et de dédain... Il a d'abord paru fort surpris de mon égalité d'âme... Puis il s'y est fait et s'est mis à l'unisson... Nous nous voyons de temps en temps, poliment... Nous causons, nous plai-

santons même comme de vieux camarades... C'est très gai !

DE RHODES, plus confidentiellement.

Mais vous ne m'avez pas dit, dans vos lettres, quelle impression il avait ressentie de la mort du prince... Car il est toujours mort, ce pauvre prince, je suppose?

JULIETTE.

Toujours.

DE RHODES.

Et comment c'est-il arrivé, au juste?

JULIETTE.

Comme les journaux l'ont dit... Une congestion, en descendant de cheval, — au retour du Bois.

DE RHODES.

Fatigué, cet homme-là... — Beaucoup vécu... et puis il se faisait trop de mauvais sang... Eh bien ! enfin, qu'est-ce qu'il dit de cela, votre mari ?

JULIETTE.

J'ignore... C'est un sujet d'entretien que je n'ai pas encore abordé avec lui jusqu'ici. — Mais il me semble qu'il doit être enchanté.

DE RHODES.

Hon ! — Enfin ! — et dites-moi, chère madame, vous avez dû voir Guillemot pendant mon absence ?

JULIETTE, *distraite.*

Guillemot ?

DE RHODES.

Votre avocat?

JULIETTE.

Ah! oui... Guillemot... Pardon! — Il a l'air très fort, Guillemot.

DE RHODES.

Très fort.... Du reste, il serait très faible que ce serait la même chose... La cause est sûre... Un enfant la gagnerait!... Eh bien! je vais moi-même le voir au palais dans un moment... mais auparavant j'ai cru de mon devoir de vous demander solennellement, une dernière fois, si la réflexion n'a rien changé à vos résolutions premières, si vous persistez, si vous n'avez aucun regret... Il est encore temps de vous raviser... Une réconciliation bien et dûment notifiée met-

trait immédiatement fin à l'instance en divorce.

JULIETTE.

Je vous ai déjà dit, mon ami, que vos doutes à ce sujet m'offensent... En vertu de quoi voulez-vous que je me ravise ? Est-ce en vertu de la scène que vous me rappeliez tout à l'heure, et qui est venue aggraver encore, s'il était possible, une injure impardonnable !

DE RHODES.

Très bien !... Moi, ce que je vous en dis, c'est uniquement pour l'acquit de ma conscience... Car, pour mon compte, je serai naturellement ravi de vous voir recouvrer votre liberté.

JULIETTE.

Je le suppose.

DE RHODES.

... Quoique je ne m'abuse pas sur les avantages qui pourront m'en revenir... Je n'y gagnerai qu'une déception de plus...

JULIETTE.

Quelle déception ?... Expliquez-vous.

DE RHODES.

Je n'aurai même pas de déception, n'ayant pas l'ombre d'espérance.

JULIETTE.

Pourquoi ?

DE RHODES.

Eh ?

JULIETTE.

Pourquoi n'auriez-vous pas d'espérance ?

DE RHODES.

Je sais parfaitement à quoi m'en tenir sur ma personnalité.

JULIETTE.

Qu'est-ce qu'elle a d'extraordinaire, votre personnalité?

DE RHODES.

Elle a d'extraordinaire qu'elle ne plaît pas aux femmes, voilà!

JULIETTE.

Où avez-vous vu cela?

DE RHODES.

Partout — et toujours!... La raison? Je l'ignore... c'est un mystère... Je ne suis pas difforme, je ne suis même pas laid... J'ai la physionomie intelligente... quelques

qualités morales... un certain mérite dans mon métier... et, avec tout cela, je ne plais pas aux femmes !

JULIETTE.

Comment ! mais vous êtes sympathique à tout le monde, au contraire !

DE RHODES.

C'est ça même ! vous avez dit le mot : — Je suis sympathique ! Je suis sympathique... c'est-à-dire que j'inspire la confiance... qu'une femme me confessera volontiers le secret de sa passion pour un autre... un autre moins sympathique, moins estimable et moins aimable, mais plus aimé !... Ami et confident... jamais amant, — voilà mon rôle... voilà mon type, et il n'est pas rare dans le monde ! Vous voyez tous les jours auprès d'une vieille dame élégante et par-

fumée quelque vieux monsieur qui ne quitte guère le coin de sa cheminée que pour faire ses commissions, lui acheter des bonbons et promener son chien... c'est l'ami sympathique, le confident de sa jeunesse, le compagnon fidèle de ses vieux jours... Le mari est mort, — les amants sont morts... lui seul survit, consolateur suprême d'un cœur qu'il a toujours intéressé, jamais troublé... Eh bien ! voilà ma destinée telle qu'elle est écrite dans les registres célestes, ma chère amie, et, faute de mieux, elle a encore son charme et sa douceur !

JULIETTE, *attendrie.*

Et vous n'en rêvez pas de meilleure ?

DE RHODES.

Je n'ose pas.

JULIETTE.

Je ne peux pourtant pas vous faire une déclaration.

DE RHODES, troublé.

Je vous en prie, Juliette... ne jouez pas avec mon affection, je retomberais de si haut !

Juliette lui tend une main, qu'il saisit et qu'il baise. — Au même instant, la porte s'ouvre et d'Épinoy paraît.

JULIETTE.

Mon mari !

De Rhodes se lève.

JULIETTE, DE RHODES, D'ÉPINOY.

D'ÉPINOY, d'abord un peu interdit.

Je ne vous gêne pas?

JULIETTE, un peu embarrassée.

Il s'en allait, je venais de lui donner mes dernières instructions.

DE RHODES.

Une question encore... pour la solution de laquelle la présence de M. d'Épinoy n'est pas inutile... Votre procès doit donc être jugé samedi... mais il arrive quelquefois, en pareille matière, qu'on peut obtenir par hasard une sorte de tour de faveur, — par exemple quand une autre affaire, inscrite pour tel jour, se trouve retardée... Dans le cas où une pareille conjecture se présenterait d'ici à samedi, — faudrait-il en profiter pour faire passer votre affaire à l'improviste? Vous y trouveriez l'avantage d'échapper à la curiosité publique.

JULIETTE, à d'Épinoy.

Votre avis?

D'ÉPINOY.

Comme vous voudrez.

JULIETTE, à de Rhodes.

Le plus tôt sera le mieux.

DE RHODES.

Ainsi vous m'autorisez formellement à saisir une occasion de ce genre si elle s'offrait dans la semaine?

JULIETTE.

Formellement, quant à moi.

D'Épinoy répond d'un geste affirmatif.

DE RHODES.

C'est très bien! — Au revoir!

Il sort.

D'ÉPINOY, JULIETTE.

JULIETTE.

Il est bien obligeant, vraiment, ce de Rhodes.

D'ÉPINOY.

Oui, nous avons là un bon ami !

JULIETTE.

Vous lui devez encore plus de reconnaissance que moi... car vous devez être maintenant plus impatient que jamais de recouvrer votre indépendance...

D'ÉPINOY.

Pourquoi cela?

JULIETTE.

Parce que la personne que vous aimez a recouvré elle-même la sienne.

D'ÉPINOY.

Ma chère Juliette, je ne reconnais pas en ce moment votre délicatesse ordinaire... Vous faites là allusion à une circonstance trop récente et trop pénible pour qu'elle soit un sujet de conversation bienséant entre nous.

JULIETTE.

Je ne croyais pas vous froisser en faisant allusion à ce qu'il vous est permis d'espérer, maintenant que le prince est mort.

D'ÉPINOY.

Le prince est mort! le prince est mort! C'est bien! mais il l'est à peine... et parler dès à présent de disposer de sa succession me paraît être, je vous en demande pardon, un trait de la dernière inconvenance.

JULIETTE.

Ah! j'aime ce scrupule... Ce que vous faisiez de son vivant était encore plus inconvenant, franchement!

D'ÉPINOY, décontenancé, regarde des brochures posées sur la table, puis revenant vers sa femme.

Du reste, puisque vous avez abordé ce sujet... puisqu'il est convenu que nous demeurons tous deux bons amis jusqu'au dernier moment... puisque enfin vous êtes désormais désintéressée dans la question... (Il s'assoit.) pourquoi ne vous avouerais-je pas que je sens le besoin d'un conseil d'ami pour me diriger dans la circonstance infiniment délicate où je me trouve... J'ai pris une très haute opinion depuis quelque temps de votre jugement, de votre bon sens, et aussi de votre sentiment moral...

Eh bien! conseillez-moi sérieusement... quelle conduite dois-je tenir, à votre avis?

JULIETTE.

Comment! mais il me semble qu'il n'y a pas d'hésitation possible!... Voilà une femme que vous adorez, que vous avez compromise... elle se trouve libre et vous aussi... Le mariage est impérieusement indiqué.

D'ÉPINOY.

Comme vous tranchez cela!

JULIETTE.

Est-ce que vous ne l'aimez plus?

D'ÉPINOY.

Pardon, mes sentiments sont toujours les mêmes... Mais l'épouser, c'est d'abord

donner raison à tous les bruits qu'on a fait courir...

JULIETTE.

Ça ne peut plus faire grand mal à personne!

D'ÉPINOY.

Sans doute... mais encore...

JULIETTE.

Et puis remarquez cet avantage, si rare, de bien connaître la femme que vous épousez!

D'ÉPINOY.

Oh! oui... quant à ça... je la connais bien.

JULIETTE.

Vous êtes sûr de trouver chez elle des

mérites... qui ne doivent pas être communs, puisqu'ils ont pu vous inspirer une passion si extraordinaire!

D'ÉPINOY.

Certainement... mais il y a des mérites de toute espèce... il y a des mérites, par exemple... comment dirai-je cela?

JULIETTE.

Des mérites qu'un homme apprécie chez sa maîtresse... et qu'il apprécierait moins chez sa femme, n'est-ce pas?

D'ÉPINOY.

Je ne dis pas cela... je dis qu'une femme peut avoir des vertus très-attachantes sans que ce soient précisément des vertus d'intérieur.

JULIETTE.

C'est égal... vous êtes un galant homme... et dès que vous êtes libre, vous ne pouvez pas faire autrement que d'épouser celle que vous avez perdue... celle dont vous avez été la première et l'unique faute.

D'ÉPINOY, entre ses dents.

L'unique faute!

JULIETTE.

Vous n'avez pas été son unique faute?

D'ÉPINOY.

Mon Dieu! si... je crois... autant qu'on peut savoir ces choses-là... (Brusquement.) Enfin... suivant vous... je ne dois pas hésiter?

JULIETTE.

Ça ne serait pas bien.

D'ÉPINOY.

Puisque c'est votre sentiment, je m'y conformerai. — Et vous, ma chère Juliette, il paraît que vous épousez de Rhodes?

JULIETTE.

Je ne sais pas encore.

D'ÉPINOY.

Tout le monde le dit.

JULIETTE.

Il faut laisser dire.

D'ÉPINOY.

Il vous plaît, de Rhodes?

JULIETTE.

Probablement.

D'ÉPINOY.

C'est venu bien vite.

JULIETTE.

Non... car il me plaisait déjà avant mon mariage... Seulement...

D'ÉPINOY.

Seulement?

JULIETTE.

Seulement vous me plaisiez davantage... tandis qu'aujourd'hui...

D'ÉPINOY.

Aujourd'hui?

JULIETTE.

C'est le contraire.

D'ÉPINOY.

Vous êtes réellement surprenante de me dire cela en face tranquillement... car enfin je suis encore votre mari.

JULIETTE.

Oh! si peu! — et pour si peu de temps!

D'ÉPINOY.

A la bonne heure!... mais pour si peu de temps que ce soit, il y eût eu peut-être plus de bon goût, — passez-moi cette observation, plus de bon goût, dis-je, à m'épargner chez moi, tant que j'y suis, — le spectacle de vos effusions avec mon successeur présomptif... je ne reconnais pas là votre correction habituelle...

JULIETTE.

Que voulez-vous? Les mauvais exemples sont contagieux... J'ai eu moi-même dans ma maison des spectacles si édifiants!...

D'ÉPINOY.

En tout cas, si vous pouvez alléguer cette excuse, lui ne le peut pas... et quand il vient chez moi sans façon, moi présent, vous faire sa cour de fiancé, vous me permettrez...

On annonce M. de Rhodes.

D'ÉPINOY, JULIETTE, DE RHODES.

JULIETTE.

Vous voilà!

DE RHODES, souriant.

Il y a des choses curieuses!... J'étais à peine rentré chez moi... que j'entends jouer mon téléphone... Hallo! hallo! — C'était Guillemot, votre avocat, qui était au palais, — et qui m'avertissait que le cas dont je vous parlais tantôt se présentait justement ce matin. Un autre procès en divorce, qui devait se plaider aujourd'hui, se trouvait remis par indisposition de l'avocat... Guillemot demandait si je pouvais l'autoriser à faire passer immédiatement votre affaire, le président consentait.

JULIETTE, avec anxiété.

Eh bien!

DE RHODES.

Eh bien! j'ai jugé inutile de vous con-

sulter de nouveau... j'avais encore votre autorisation toute chaude... j'ai dit oui.

JULIETTE.

Et puis?

DE RHODES.

Et puis, vingt minutes après, le téléphone, comme je l'avais prévu, m'avertissait que c'était terminé... au gré de vos vœux, bien entendu. M. d'Épinoy ne se défendant pas, l'audience n'était plus qu'une simple formalité.

JULIETTE.

Alors, c'est fini?

Elle s'assoit, très troublée.

DE RHODES, assez vivement, — remarquant son émotion.

Oui!... Ah çà! j'espère que vous n'allez pas me désavouer, maintenant... il serait un peu tard!

JULIETTE.

J'éprouve un peu de surprise, de saïsissement... c'est naturel.., mais je ne puis que vous remercier de votre dévouement.

D'ÉPINOY.

Et moi aussi, je tiens à remercier M. de Rhodes du zèle véritablement singulier qu'il a bien voulu mettre à hâter notre mutuelle délivrance... Je ne sais jusqu'à quel degré cet empressement fiévreux à pousser les choses au pire rentre dans les devoirs de sa profession... Je n'en juge qu'au point de vue de la délicatesse com-

mune, de l'honneur ordinaire, et à ce point de vue il me permettra de lui dire...

JULIETTE, se levant.

Roger!

DE RHODES, l'écartant doucement.

Ah! pardon, madame... Laissez-moi dire deux mots... Je n'ai pas, en effet, de leçons à recevoir de M. d'Épinoy sur mes devoirs professionnels que je crois connaître mieux que lui... Pour ce qui est de la délicatesse et de l'honneur, on sait qu'il y est passé maître, et je serai heureux de recevoir à cet égard toutes les leçons qu'il voudra bien me donner...

D'ÉPINOY.

Parfait, monsieur, c'est entendu...

Il fait un mouvement pour se retirer.

JULIETTE, l'arrêtant.

Roger... ce que vous faites là est pire que ce que vous avez jamais fait! Jusqu'ici, malgré tout, je pouvais encore conserver pour vous quelque sentiment d'estime... même d'affection... Je pouvais croire que votre faute... votre crime envers moi, si odieux qu'il fût, n'était que le fait d'une heure de passion, de faiblesse, d'irréflexion... mais maintenant, quand, après avoir brisé ma vie, vous voulez m'enlever le seul ami qui me reste... quand vous essayez de m'arracher dans ma détresse,... dans mon naufrage qui est votre œuvre, le dernier appui qui me soutienne... qui m'attache à la vie... vous faites l'action d'un méchant homme... d'un cœur vil... d'une âme basse!

D'ÉPINOY.

Quand M. de Rhodes aura l'honneur d'être votre mari... je vous donne ma parole que je me ferai une obligation de le respecter en cette qualité... mais il ne l'est pas... et votre langage plus ou moins sérieux à ce sujet me permet encore de croire qu'il ne le sera jamais.

JULIETTE.

Prenez ma main, Pierre, elle est à vous. — (A d'Épinoy.) Maintenant, voyons si votre parole vaut quelque chose.

D'ÉPINOY, après un moment de lutte douloureuse contre lui-même.

Monsieur... recevez mes excuses.

De Rhodes le salue avec gravité.

DE RHODES.

Vous avez quelques arrangements à prendre... Je vous laisse.

Il salue encore et se retire.

JULIETTE, D'ÉPINOY.

Un silence. — Juliette s'est assise.

D'ÉPINOY, grave et triste

Vous avez désiré, — comme vous en avez le droit, garder cet hôtel pour vous et pour votre mère. C'est donc à moi d'en sortir. Je n'attendrai pas qu'on vienne m'en chasser. — Tant que le divorce n'a pas été prononcé, ma présence chez vous s'expliquait... Dès

cet instant, elle devient impossible... Je vais donc vous quitter... Je vais partir, aujourd'hui même, après avoir donné quelques ordres nécessaires... Nous aurons probablement encore quelques affaires d'intérêt à traiter ensemble, mais je suppose que vous préférerez comme moi les traiter par correspondance ou par des intermédiaires, et éviter désormais toute entrevue personnelle. — Mon intention d'ailleurs est de voyager pendant quelque temps. — (Après une pause, il ajoute simplement.) Adieu !

Il se dirige vers la porte de son appartement, à gauche.

JULIETTE.

Adieu. — Vous m'avez bien fait souffrir dans ma courte vie. Ma dernière parole pourtant sera un remerciement... Je vous

sais gré d'avoir sur ma prière adressé des excuses à M. de Rhodes. Cela a dû vous coûter beaucoup.

D'ÉPINOY.

Beaucoup, — et ce qui me coûte encore plus, c'est de vous laisser pénétrée à jamais de l'idée que je suis un malhonnête homme.

JULIETTE.

Je ne crois pas cela.

D'ÉPINOY.

Il est impossible que vous ne le croyiez pas. Je vous ai rendue victime d'une trahison abominable, et si elle comportait quelques excuses, je ne vous les ai même

pas données... Je ne le pouvais pas. Dans la situation qui m'était faite en face de vous, après que vous fûtes informée de la vérité, toute justification vous eût paru un trait de lâcheté hypocrite. Vous auriez pensé que je mentais pour essayer de vous tromper encore, d'apaiser votre ressentiment, de vous faire renoncer à ce projet de divorce, et je vous aurais dit cent fois la vérité qu'elle vous eût paru justement suspecte... — C'est pour cela que, depuis votre fatale découverte, vous m'avez toujours vu devant vous résigné, inerte, stupide !... Je dis cette fatale découverte... j'ai tort... elle a été heureuse, — pour vous d'abord qu'elle arrachait à l'existence indigne de vous que je vous avais faite... elle a été heureuse même pour moi, parce qu'elle mettait fin à cette vie de duplicité qui était devenue pour

moi un supplice... un martyre insupportable!

JULIETTE, avec doute.

Un martyre!

D'ÉPINOY.

Oui, Juliette... un martyre... une vraie torture... qui ne me donnerait pas droit à votre pardon... mais peut-être à votre indulgence et à votre pitié si vous pouviez en connaître toute l'horreur... si vous pouviez vous figurer ce qui se passe dans l'âme d'un homme qui était né droit et loyal, — et qui s'est condamné lui-même par sa faute à mentir... à mentir sans cesse... jour et nuit... à chaque minute pendant des années!.. C'était l'enfer!.. je puis vous

confesser cela, n'est-ce pas, maintenant que tout est dit entre nous, maintenant que vous ne pouvez plus me soupçonner de quelque lâche manœuvre... Vous pouvez bien penser, Juliette, que du jour où j'ai pu vous connaître, vous apprécier, il m'a été impossible de ne pas vous aimer... Nous étions à peine mariés que votre gracieuse honnêteté, votre esprit sérieux et charmant, votre pure beauté, avaient pris tout mon cœur... mais par je ne sais quel scrupule, quelle honte, quel remords, je retenais auprès de vous les paroles de tendresse qui brûlaient mes lèvres... Que de fois j'ai voulu me jeter à vos pieds, et vous avouer la vérité... vous avouer ma perfidie... ma trahison... et vous dire aussi combien je vous aimais... combien je n'aimais que vous!.. mais c'était en trahir une autre... une autre qu'après tout j'avais aimée et

qui m'aimait... et puis je craignais pour vous, — et pour elle, — les emportements d'une nature violente, impérieuse... sans frein... et je continuais de traîner ma chaîne et de mentir... et de souffrir!

Il cache son visage dans ses mains.

JULIETTE, oppressée.

Roger... pourquoi tout cela?.. c'est inutile... c'est cruel... maintenant que la loi est entre nous.

D'ÉPINOY, avec une profonde émotion.

Pourquoi tout cela?.. D'abord pour soulager mon cœur... et ma conscience... et puis pour que tu gardes de moi une pensée plus juste... un souvenir plus doux... pour qu'au fond de ta chère âme tu me pardonnes... pour que tu me dises au moment où nous nous quittons pour jamais... que,

si tu m'avais connu tel que je suis, tu ne m'aurais pas abandonné!

JULIETTE, avec un éclat de tendresse et de douleur.

Non!.. mais je t'en prie... je t'en prie... laisse-moi! Va-t'en.

D'ÉPINOY.

Eh bien! adieu donc! Adieu!

Il la serre sur son cœur. — De Rhodes paraît au fond.

JULIETTE, D'ÉPINOY, tout interdits.
DE RHODES.

DE RHODES, un peu ironique.

Eh bien!.. mais alors?

JULIETTE, *confuse.*

Pardon, mon ami... mais après deux ans d'intimité... on ne se sépare pas...

DE RHODES.

Sans émotion?... Sans doute... mais quand cette émotion est aussi vive et aussi tendre, il me semble qu'il vaudrait mieux ne pas se séparer... Qu'est-ce que vous en pensez?

JULIETTE, *incertaine.*

Mais c'est impossible... le jugement prononcé...

DE RHODES.

Ce jugement impromptu... ne pourrait-il être une épreuve imaginée par un ami curieux de connaître le fond de votre cœur... par un ami plus habitué d'ailleurs à aimer qu'à être aimé?

JULIETTE, avec un élan de joie, lui saisissant la main.

Ah! ne dites pas cela, mon ami!.. car je vous assure que je vous aime bien!

DE RHODES, à d'Épinoy.

Vous entendez, d'Épinoy... Elle vous aime bien!

D'ÉPINOY, avec émotion, lui prenant l'autre main.

Quel brave homme vous êtes!

CHARYBDE ET SCYLLA

PROVERBE

PERSONNAGES.

Henri LATOURNELLE, jeune maître des requêtes. (Joli garçon, mais un peu raide et gourmé.)

Madame DU VERNAGE, sa belle-mère.

ODETTE, sa femme.

BAPTISTE, domestique.

JULIE, femme de chambre.

(La scène se passe à Paris.)

CHARYBDE ET SCYLLA

Un boudoir élégant. — Lampes allumées. — Du feu dans la cheminée.

LATOURNELLE, seul. Il marche à travers le boudoir d'un air préoccupé, s'arrêtant par intervalles, pour regarder l'heure à sa montre. — BAPTISTE entre et dépose les journaux sur un guéridon.

LATOURNELLE.

Ces dames sont-elles rentrées?

BAPTISTE.

Madame du Vernage rentre à l'instant,

10.

monsieur; mais madame n'est pas encore rentrée.

Baptiste sort. — Latournelle recommence sa promenade. Au bout de quelques minutes, madame du Vernage entre.

MADAME DU VERNAGE.

Bonjour, mon ami. (Latournelle salue froidement.) Est-ce qu'Odette n'est pas encore rentrée ?

LATOURNELLE.

Non, madame.

MADAME DU VERNAGE, s'étendant sur une chaise longue.

Pauvre enfant! Du reste, mon ami, il n'est encore que sept heures...

LATOURNELLE.

Oui... et comme elle n'est dehors que depuis midi!..

MADAME DU VERNAGE, sans répondre, prend un ouvrage de crochet dans un panier et se met à travailler.

LATOURNELLE fait encore quelques pas dans le salon, et s'arrêtant tout à coup devant sa belle-mère.

Ah çà! chère madame, quelle vie mène-t-elle décidément, votre fille?

MADAME DU VERNAGE, avec calme.

Mais elle mène une vie fort agréable, mon cher monsieur; elle fait des visites à ses amies; elle va au Louvre, au Bon-Marché, au Printemps... et puis nous allons voir ensemble tout ce qui est à voir, les musées, les expositions, car, Dieu merci, je l'accompagne un peu partout depuis que vous avez cessé de lui faire cet honneur-là,... du moins dans la journée,... depuis que vous vous êtes mis en tête de la bouder, je ne sais pas pourquoi!

LATOURNELLE.

Oh! mon Dieu ! si, vous savez pourquoi, chère madame... Pendant les premiers temps de notre mariage, j'ai été parfait pour Odette, et je dois dire que sa conduite à elle-même était alors convenable... Puis, — il y a sept ou huit mois, — elle prend tout à coup les allures d'un cheval échappé... Elle court dans Paris, comme une aliénée, du matin au soir;... elle sort dès l'aurore, elle rentre à peine pour dîner... et quand j'essaye de l'interroger sur l'emploi de son temps, elle me fait des réponses vagues, embarrassées... qui, certainement, ne m'inquiètent pas, mais qui, pourtant, me paraissent fort extraordinaires.

MADAME DU VERNAGE, travaillant toujours tranquillement.

Rappelez vos souvenirs, mon ami... Votre

femme n'a commencé à mener cette vie en l'air dont vous vous offusquez que le jour où vous l'avez abandonnée à elle-même, en lui laissant voir clairement le mépris que vous professiez pour sa pauvre petite personne... Vous affectiez de fuir sa compagnie, de vous dérober au tête-à-tête... et je vous ai même vu plus d'une fois sommeiller devant elle ou faire semblant, ce qui n'était pas agréable pour cette jeune femme.

LATOURNELLE.

Et à qui la faute, madame, je vous prie, si nos entretiens étaient impossibles... si votre fille ne trouvait pas quatre mots à me répondre quand je lui parlais?...

MADAME DU VERNAGE.

Vous lui parliez politique!

LATOURNELLE.

Je ne lui parlais pas politique, je lui parlais littérature... beaux-arts, histoire, sciences naturelles... bref, je frappais à toutes les portes et je les trouvais toutes fermées. Eh bien! je vous le demande encore, madame, à qui la faute?... Je ne connaissais pas votre fille, moi, quand je l'ai épousée... car on ne connaît jamais que très superficiellement la jeune fille qu'on épouse... mais vous, madame, vous la connaissiez parfaitement, et vous me connaissiez aussi... vous saviez que, sans être ennemi des distractions mondaines, j'étais un homme de goûts sérieux, un homme occupé... un esprit, si j'ose le dire, un esprit cultivé... Vous saviez, d'un autre côté, que votre fille, bien douée sans doute sous le rapport physique, était une personne de goûts pure-

ment frivoles, dépourvue de toute culture intellectuelle, sans aucune lecture, dénuée enfin de tout ce qui peut alimenter une conversation intéressante... Eh bien! comment avez-vous pu croire que l'association de deux êtres aussi mal assortis pût jamais être heureuse?

MADAME DU VERNAGE, froidement.

Ayant élevé ma fille moi-même, je n'ai pu lui apprendre que ce que je savais.

LATOURNELLE.

Mais, c'est ce que je vous reproche, chère madame!... Vous ne pouviez ignorer qu'on demande aujourd'hui aux jeunes personnes une instruction, des connaissances, des lumières, qu'on n'exigeait pas de la géné-

ration à laquelle vous appartenez... Sentant votre insuffisance, vous auriez dû vous adjoindre quelques maîtres supplémentaires, car, enfin, je suis vraiment curieux de savoir ce que vous lui avez appris, à votre fille?

MADAME DU VERNAGE.

La politesse, mon ami!...

LATOURNELLE.

Elle ne savait même pas son histoire sainte!... Je me rappelle qu'un jour, au Salon, elle me demanda le sujet d'un tableau... Je répondis que c'était une Salomé... « Salomé? qui est-ce ça? » me dit votre fille... Cela fit rire autour de nous... Croyez-vous que ces choses-là ne mortifient

pas un mari et qu'elles ne le découragent pas de promener sa femme dans les musées ou n'importe où?

MADAME DU VERNAGE.

Je vous avoue qu'en apprenant l'histoire sainte à ma fille, je n'avais pas cru devoir insister sur Salomé.

LATOURNELLE.

La vérité est qu'avec votre vieux fonds aristocratique et votre fanatisme réactionnaire, vous nourrissez une sainte horreur pour tous les progrès modernes, et en particulier pour les lycées de jeunes filles... Si vous aviez eu le bon esprit de mettre votre fille dans un de ces admirables établissements...

MADAME DU VERNAGE, déposant brusquement son ouvrage.

Si j'avais mis ma fille dans un de ces admirables établissements, j'aurais cru commettre un crime envers son futur mari.

LATOURNELLE, amer.

Vous comptiez donc, madame, lui faire épouser un ignorant et un sot?

MADAME DU VERNAGE.

Je comptais, au contraire, lui faire épouser un homme instruit et même un homme d'esprit, — et je voulais réserver à cet homme d'esprit le très précieux privilège de cultiver lui-même, ou du moins de perfectionner à son gré, l'intelligence de sa femme. J'espérais qu'il comprendrait toute la douceur et aussi toute la force que ces relations, de

maître à disciple, peuvent ajouter aux liens d'un jeune ménage. Je me serais crue très coupable d'enlever d'avance à mon gendre le prestige de sa supériorité aux yeux de sa jeune femme;... car, si une jeune femme n'admire pas son mari, elle ne l'aime pas assez... entendez-vous cela ? Il faut, par conséquent, qu'elle reconnaisse en lui un être supérieur, une sorte d'archange qui daigne la prendre sur ses ailes pour l'élever peu à peu dans la lumière,... et vous n'avez pas idée combien un tel enseignement, à peine sensible, et qui semble n'être qu'une forme un peu plus sérieuse de l'amour, touche, attendrit, attache un cœur de femme!... Mais non! vous auriez voulu que votre femme sortît d'un lycée, armée de toutes pièces, comme Minerve du cerveau de Jupiter!... Mon Dieu! je sais que c'est un système très glorifié aujourd'hui que de

pousser à fond l'éducation des femmes avant le mariage... Mais, pardon! quand vous formez ainsi dans une sorte de moule officiel l'intelligence d'une jeune fille, êtes-vous bien sûr que vous ne la mettez pas d'avance en contradiction, en hostilité même, sur plus d'un point, avec le monsieur qui l'épousera? Ses idées sur toutes choses, que vous fixez ainsi d'une manière définitive, ne risquent-elles pas de heurter celles de son mari?... ses connaissances acquises de lui déplaire?... Ne peut-il arriver, d'ailleurs, par hasard, que l'inégalité d'instruction se trouve alors du côté du mari, qui en souffrira dans sa dignité, tandis que la femme ne pourra se défendre d'un secret mépris pour son seigneur et maître?... Bref, en vertu de toutes ces considérations et de quelques autres que je vous épargne, je suis pour qu'une mère achève jusqu'à la

perfection l'éducation morale de sa fille, mais qu'elle se contente d'ébaucher son éducation intellectuelle, et de préparer enfin le terrain à son mari... C'est ainsi que j'ai compris ma tâche, — et je l'ai remplie... Permettez-moi de vous demander si vous avez rempli la vôtre?

LATOURNELLE.

Et je vous demande, moi, madame, quelle mine votre fille aurait faite, si j'avais prétendu lui imposer deux ou trois heures de classe tous les matins? car il n'en aurait pas fallu moins!

MADAME DU VERNAGE.

Il ne s'agissait pas de lui faire la classe... Il s'agissait de saisir, au jour le jour, dans

le cours ordinaire de la vie, les occasions d'étendre son esprit, de rectifier ses jugements, d'éclairer son goût, d'élever sa pensée... et certes, ce n'est pas à Paris que ces occasions-là manquent.

LATOURNELLE.

Mon Dieu! madame, je vais toucher un point très délicat... Je voudrais respecter vos illusions maternelles... mais je crains que vous ne vous abusiez un peu, et même beaucoup, sur les aptitudes de votre fille... C'est un esprit d'une telle frivolité, que je le regarde, quant à moi, comme incapable de la plus légère application.

MADAME DU VERNAGE.

Ah! mon ami, si vous saviez comme j'ai envie de rire!

LATOURNELLE.

Je n'en ai pas envie, moi, madame... car la frivolité poussée au point où je la vois chez votre fille n'est pas seulement un ridicule... elle est un danger... un désordre moral, qui conduit fatalement une femme à l'oubli de tous ses devoirs... Parmi toutes ces agitées à petite cervelle, qui passent leur existence à courir les magasins, à flirter autour du lac et à se gorger ensuite de sandwichs, de foies gras et de malaga jusqu'au dîner, én connaissez-vous beaucoup qui soient d'honnêtes femmes? Moi j'en connais fort peu... Enfin, madame, pour tout vous dire... votre fille est en train de perdre ma confiance... elle l'a même perdue!

MADAME DU VERNAGE.

Ah! permettez, mon ami...

LATOURNELLE.

Car il n'y a pas seulement de l'insanité dans la vie qu'elle mène, il y a aussi du mystère... de l'équivoque... Odette manque de franchise avec moi;... plus d'une fois, j'ai su qu'elle m'avait trompé sur l'emploi de ses journées... De plus, elle s'enferme souvent dans sa chambre... elle a des tiroirs secrets... où elle cache quelque chose... apparemment les lettres qu'elle écrit ou celles qu'elle reçoit... Il y a trois jours, comme j'étais entré chez elle un peu à l'improviste, je l'ai vue serrer précipitamment des paperasses dans un de ses meubles à secrets... et elle est devenue rouge jusqu'aux cheveux...

MADAME DU VERNAGE.

Ah! ma foi!... c'est trop fort!... Je n'y

tiens plus!... C'est vous, mon cher monsieur, qui allez rougir jusqu'aux cheveux... Savez-vous ce qu'elle cache dans ses tiroirs, cette petite femme frivole, puérile, incapable?... C'est d'abord son brevet de capacité de premier degré... qu'elle a obtenu aux derniers examens de l'Hôtel-de-Ville...

LATOURNELLE, stupéfait et un peu incrédule.

Non... chère madame!...

MADAME DU VERNAGE.

Si, cher monsieur,... et ce n'est pas tout. Elle se prépare maintenant à l'examen de juillet pour le brevet supérieur... Vous savez, à présent, où elle passe ses journées

depuis six ou sept mois ;... elle les passe à suivre des cours, et quand elle s'enferme dans sa chambre, c'est pour rédiger ses notes ou pour faire ses études de dessin... Non, non, je vous en prie, ne me cachez pas cette petite larme qui glisse au coin de votre œil... elle me fait plaisir... elle me fait oublier vos impertinences... (Elle lui prend les mains.) Ah çà ! vous étiez donc très malheureux, mon pauvre garçon ?...

LATOURNELLE, avec émotion.

Très malheureux.

MADAME DU VERNAGE.

Vous l'aimez donc un peu malgré tout, mon horrible fille ?

LATOURNELLE.

Beaucoup !

Il lui baise la main.

MADAME DU VERNAGE, retirant doucement sa main.

Non !... pas moi... pas moi... ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est elle seule. Car moi, ce n'était pas trop mon avis. Je voyais des inconvénients,... mais elle l'a voulu... « Comme cela, maman, me disait cette fillette, je ne lui laisserai pas d'excuse... » (Elle prête l'oreille.) La voilà !... Elle va être désespérée que je l'aie trahie... Elle voulait vous réserver la surprise jusqu'au brevet supérieur...

ODETTE, entre vivement.

Me voilà!... Un peu en retard peut-être, mais... (Elle s'interrompt en remarquant l'attitude embarrassée de sa mère et de son mari, et elle ajoute à demi voix.) Qu'est-ce qu'il y a?

MADAME DU VERNAGE.

Ma fille, tu vas me gronder... mais ton mari avait la tête aux champs... il sentait du mystère... il souffrait... Je lui ai tout dit...

ODETTE.

Oh! maman!

HENRI, lui tendant les bras.

Embrasse-moi! (Elle se jette à lui tout émue.) Ma chère petite!... comme c'est gentil!... comme c'est bien!

ODETTE.

Tu es content?

BAPTISTE, *paraissant au fond.*

Madame est servie!

DANS LA SALLE A MANGER.

Une table servie. — Latournelle, Madame du Vernage et Odette entrent dans la salle en causant gaiement. — Puis ils se mettent à table. — Baptiste va et vient pour le service.

LATOURNELLE, riant.

Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'aucune de tes amies ne m'ait révélé ton secret...

ODETTE.

C'est qu'elles ne le savaient pas.

LATOURNELLE.

A la bonne heure!

ODETTE.

Mais tout ce que j'ai dépensé de ruses et de mensonges, hélas !

Ils commencent à dîner.

LATOURNELLE.

Tu me montreras tes cahiers... tes notes... cela m'amusera extrêmement !

ODETTE.

Tout ce que tu voudras.

LATOURNELLE.

Et, vraiment, tu penses au brevet supérieur ?

ODETTE, très animée et un peu grisée par la circonstance.

Certainement !... Et je l'aurai !...

LATOURNELLE.

C'est qu'il n'est pas facile du tout, l'examen pour le brevet supérieur !...

ODETTE.

Je sais bien... mais j'y mettrai le temps nécessaire... Et puis, j'ai d'excellents professeurs... M. Chevreau-Lambert, pour le français et la littérature...

LATOURNELLE.

Ah ! Chevreau-Lambert... Diable !

ODETTE.

Lui-même .. M. Renaudot, pour l'histoire et la géographie... M. Tellier, pour les sciences... Hamel-Druot, pour le dessin... Enfin, la fleur des pois.

LATOURNELLE.

Ils ne doivent pas s'ennuyer, ces messieurs!... (A madame du Vernage.) Et dites-moi, chère madame, est-ce que vous accompagnez Odette à ses cours?

MADAME DU VERNAGE.

Je l'accompagne à certains cours, mon ami, et pas à d'autres... ça dépend des professeurs...

ODETTE.

Tu as joliment bien fait, maman, de ne pas venir ce soir chez Renaudot... Nous étions au moins une quinzaine d'élèves dans son petit salon... un poêle et le gaz avec cela... J'ai failli étouffer... ça manquait trop d'oxygène... rien que de l'azote et de l'acide carbonique...

LATOURNELLE.

Ah! ah! bravo!... Tu sais la chimie, maintenant!...

ODETTE.

Oh ! les éléments... Voyons! fais-moi seulement quelques questions... pas trop difficiles...

LATOURNELLE, se troublant un peu.

Quelques questions?... sur la chimie?...

ODETTE.

Oui.

LATOURNELLE.

Pourquoi?... Ce n'est pas la peine... Je m'en fie à toi...

MADAME DU VERNAGE.

Puisque ça lui fait plaisir, mon ami…

LATOURNELLE, embarrassé.

Eh bien! voyons… attends… Sur la chimie?… voyons!… Qu'est-ce que c'est que le gaz?

ODETTE.

Quel gaz?

LATOURNELLE.

Le gaz d'éclairage… le gaz de la suspension, par exemple?

ODETTE.

C'est de l'hydrogène.

LATOURNELLE.

Parfaitement!... Ça suffit! (A madame du Vernage.) Elle sait!... Elle sait!...

ODETTE, gaiement.

Veux-tu me donner un peu de chlorure de sodium, mon ami?...

Latournelle, après un moment d'hésitation, passe à sa femme une bouteille d'eau minérale qui est près de lui.

ODETTE.

Mais non, Henri... Je te dis du chlorure de sodium, et tu me donnes de l'eau de Saint-Galmier!... Du chlorure de sodium... du sel, enfin!

LATOURNELLE.

Ah! du chlorure de sodium!... parbleu!...

voilà... (Il lui passe la salière.) Et en histoire, ma chère, es-tu aussi forte qu'en chimie?... Mais on ne vous demande que l'histoire de France, je crois, à ces examens?...

ODETTTE.

Pour le premier degré, oui;... mais pour le deuxième, on demande l'histoire générale... et j'en ai déjà appris ou repassé une grande partie.

LATOURNELLE, riant.

Alors tu sais ce que c'était que Salomé, maintenant?

ODETTE.

Je crois bien!... Salomé, fille d'Hérodiade,

— laquelle avait épousé Hérode en secondes noces. Hérodiade était la belle-sœur d'Hérode, et ce fut ce mariage, regardé comme incestueux chez les Juifs, qui provoqua les reproches et les anathèmes de saint Jean-Baptiste! Pour s'en venger, Hérodiade jura la mort de l'apôtre... Elle fit demander sa tête à Hérode par sa fille Salomé, qui l'obtint en fascinant Hérode par le charme de sa danse... Il y a même tout lieu de supposer qu'elle ne s'en était pas tenue à la danse, et qu'il y eut quelque chose de plus marqué entre elle et son beau-père... ce qui n'était pas très joli, mais dans cette famille-là...

LATOURNELLE, qui est devenu soucieux peu à peu, l'interrompant.

Comment! Qu'est-ce que tu dis donc là,

Odette?... je n'ai jamais entendu parler de ça, moi!...

ODETTE.

M. Renaudot dit que c'est une hypothèse très vraisemblable, parce qu'il est impossible d'expliquer autrement que par la violence de la passion et du désir l'acte sanguinaire auquel Hérode se laissa entraîner, attendu que ce prince n'était pas naturellement cruel.

LATOURNELLE, qui l'a écoutée avec une impatience croissante.

Comment! pas cruel... Hérode?... Et le massacre des Innocents, ma chère!...

ODETTE.

Pardon, mon ami, mais je crois que tu

confonds les deux Hérode... Celui du massacre des Innocents, le tien, était Hérode le Grand, quarante ans avant Jésus-Christ, — et le mien, celui de Salomé, était Hérode Antipas, fils de l'autre, — un an après Jésus-Christ.

LATOURNELLE.

Es-tu sûre?

ODETTE.

Oui, mon ami.

LATOURNELLE.

Du reste, tous ces temps-là sont tellement confus.

MADAME DU VERNAGE, toussant.

Hem! hem!

LATOURNELLE.

Vous dites, chère madame ?

MADAME DU VERNAGE.

Rien du tout, mon ami.

LATOURNELLE, mangeant.

Délicieuses, ces petites timbales aux crevettes... Ma pauvre Odette, tu as dû t'ennuyer cruellement depuis sept grands mois, au milieu d'un travail si sérieux, si creusé...

ODETTE.

Non, pas trop... Tu sais, comme a dit le poète :

Le travail est souvent le père du plaisir.

LATOURNELLE.

Ah ! du Boileau ! Très bien ! très bien !...

Mais il faut convenir que ce vers n'est pas un de ses meilleurs...

ODETTE, simplement.

Mais il n'est pas de Boileau, mon ami, il est de Voltaire...

LATOURNELLE, un peu troublé, puis se remettant et affectant de rire.

Ah! bravo! tu n'es pas tombée dans le piège!...

ODETTE.

C'était un piège?

LATOURNELLE.

Naturellement... Je voulais savoir si tu étais bien sûre de tes auteurs. Tu comprends que je ne pouvais m'y tromper...

Boileau n'a jamais écrit un vers aussi plat que celui-là... Voltaire lui-même, du reste, est habituellement mieux inspiré... surtout dans ses poésies légères... Ainsi, par exemple, son quatrain :

Glissez, mortels, n'appuyez pas!...

C'est charmant!

ODETTE, le regardant.

Est-ce encore un piège, mon ami?

LATOURNELLE, inquiet.

Comment?... Non... pourquoi?

ODETTE.

C'est que ce quatrain... n'est pas... de Voltaire.

LATOURNELLE.

Tu crois?...

ODETTE.

Il est du poète Roy;... ce sont des vers écrits au-dessous d'une gravure représentant des patineurs :

Sur un mince cristal, l'hiver conduit leurs pas ;
Le précipice est sous la glace ;
Telle est, de vos plaisirs, la légère surface :
Glissez, mortels, n'appuyez pas !

LATOURNELLE.

Enfin, quoi qu'il en soit, ils sont charmants!... C'est ce que je disais !

MADAME DU VERNAGE, toussant.

Hem!

LATOURNELLE.

Vous dites, chère madame?

MADAME DU VERNAGE.

Je ne parle pas, mon ami, je mange tranquillement.

Baptiste présente le plat de rôti.

LATOURNELLE, un peu aigre.

Qu'est-ce que c'est que ce rôti-là?... Encore du bœuf?... Voyons, ma chère Odette, ce n'est pas un jour comme aujourd'hui que je voudrais te gronder!... Mais, je t'en prie, au nom du ciel et de la terre, donne-moi quelquefois du veau et de l'agneau, au lieu de ce gros mouton et de ce gros bœuf qui finissent par m'écœurer!...

ODETTE.

Mon ami, c'est que la chair de veau et

d'agneau est, comme tu sais, presque entièrement composée de fibrine et d'albumine, ce qui n'est guère sain, surtout pour toi qui es un lymphatique...

LATOURNELLE, répétant à part, avec ennui.

Lymphatique!

Haut.

Est-ce que tu apprends aussi la médecine?

ODETTE.

Quelques notions... dans ce qui touche à la chimie, à l'hygiène...

LATOURNELLE, à madame du Vernage.

Ne pensez-vous pas, chère madame, qu'on en demande vraiment trop à ces jeunes femmes... qu'on les surmène, qu'on leur surcharge le cerveau?

MADAME DU VERNAGE.

Mais non, mon ami.

Une pause de silence.

LATOURNELLE, *reprenant d'un air assez sombre.*

Et ces professeurs qui vous examinent, ils sont convenables au moins, j'espère?

ODETTE.

Oh! très convenables;... cependant, quelquefois, il y en a qui manquent un peu de goût. Ainsi, pendant un examen pour le brevet supérieur, auquel nous assistions maman et moi... tu te rappelles, maman? — un de ces messieurs posa cette question à la jeune aspirante qui passait... — C'était à propos de l'anneau de Gygès:... — « Pouvez-vous me dire, mademoiselle, ce

que c'était que le roi Candaule ? — Le roi Candaule, monsieur?... — Oui, mademoiselle ;... il arrive tous les jours qu'on fait allusion à son histoire... il y a même des tableaux qui représentent la scène principale de sa vie... Il n'est donc pas inutile d'en savoir quelque chose... » Et comme la pauvre fille rougissait et se taisait : « Alors, mademoiselle, reprit-il, décidément, vous ne savez pas ce que c'était que le roi Candaule? — Pardon, monsieur, — dit-elle alors brusquement, — c'était un imbécile ! » Ces messieurs se mirent à rire... Moi, je l'ignorais absolument, l'histoire du roi Candaule; mais, en sortant de l'examen, j'ai consulté ta *Biographie Michaud*... — et j'ai trouvé.

LATOURNELLE, *inquiet.*

Qu'est-ce que tu as trouvé ?

ODETTE.

Eh bien !... comme cette demoiselle... j'ai trouvé que c'était un imbécile !

LATOURNELLE.

Et l'examinateur donc !

MADAME DU VERNAGE.

Un dilettante !

ODETTE.

Tu ne manges pas de chaud-froid, mon ami ?

LATOURNELLE, qui s'assombrit de plus en plus.

Non... je te remercie... pas très faim... J'ai pourtant pris beaucoup d'exercice,

aujourd'hui... — Je suis allé de mon pied, rue de Presbourg, dire adieu à Dussailly...

ODETTE.

Ah! il fait son voyage, décidément, Dussailly?...

LATOURNELLE.

Oui,... il part en Amérique; il part même dès ce soir, au Havre.

ODETTE.

Oh! Henri, qu'est-ce que tu dis là?... Si M. Chevreau-Lambert t'entendait, il tomberait en convulsions!

LATOURNELLE.

Pourquoi ça?

ODETTE.

Parce qu'il n'y a pas de faute de langue qui l'exaspère comme celle que tu viens de commettre... par mégarde, bien certainement.

LATOURNELLE.

Quelle faute de langue?

ODETTE.

Il part en Amérique... Il part au Havre... au lieu de : — *Il part pour l'Amérique. Il part pour Le Havre!...*

LATOURNELLE.

Mais, je lis cela tous les jours... partout, moi!

ODETTE.

Justement... Chevreau-Lambert nous disait encore ce matin qu'il n'y a pas de

faute de français plus commune aujourd'hui, ni plus grossière,... et qu'il faut renvoyer cette expression vicieuse aux loges de concierge d'où elle est sortie...

LATOURNELLE, décontenancé.

Mais enfin... vraiment... je ne vois pas la raison...

ODETTE.

La raison, mon ami, c'est que la préposition *en*, qui indique l'arrivée, le séjour dans un lieu, l'*intériorité,* comme on dit, est contradictoire et inconciliable avec le mot partir, qui indique l'idée de départ, de direction d'un lieu vers un autre, et il en est de même de la préposition *à*... Le seul cas où il soit permis d'employer le verbe partir avec les prépositions *en* et *à*, c'est lorsque le sujet du verbe est censé être arrivé à

destination... Par exemple : *Un tel est parti à Rome, est parti en Amérique depuis longtemps...* mais *il part à Rome, il part en Amérique...* Jamais!... jamais!... jamais!...

LATOURNELLE, s'épongeant le front.

(A part.) Il fait chaud! — (A haute voix, avec humeur.) Oui, c'est possible... mais avant de te livrer à ces études de grammaire transcendante, ma chère petite, tu n'aurais peut-être pas mal fait de perfectionner un peu ton écriture, tout bonnement!

ODETTE.

Mais j'y ai bien été forcée pour mon examen... — J'ai aussi un maître d'écriture, et tu verras avec une douce surprise

que je suis devenue une véritable artiste...

... Dans l'art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux !

Ils se lèvent de table.

LATOURNELLE.

Ah! du bon Boileau, cette fois!

ODETTE, le regardant gaiement.

Non... dis... tu le fais exprès?

LATOURNELLE.

Comment ça?.. ce n'est pas de Boileau?

ODETTE.

Tu le sais bien, voyons!... c'est de Brébeuf... dans la *Pharsale!*

LATOURNELLE, se levant.

Ah! Brébeuf!... dame! Brébeuf... Je l'ai

un peu perdu de vue, moi, Brébeuf, je l'avoue.

MADAME DU VERNAGE, à qui il donne le bras.

Elle est ferrée, n'est-ce pas?

LATOURNELLE, accablé.

Très ferrée!

MADAME DU VERNAGE.

Et jugez quand elle aura le brevet supérieur!

Ils passent dans le boudoir.

BAPTISTE et JULIE.

Julie vient l'aider à desservir.

JULIE.

Qu'est-ce qu'ils avaient donc à bavarder comme ça aujourd'hui ? On les entendait de l'office !

En ce moment, Latournelle revient du boudoir dans la salle et soulève la portière.

BAPTISTE, sans voir, répondant à Julie.

Ah ! tu as perdu, ma fille, va !... Madame a collé monsieur tout le temps !... Ce que j'ai ri !...

Il se retourne et aperçoit Latournelle.

LATOURNELLE, *sévère.*

Allez, je vous prie, me chercher mon étui à cigarettes dans mon paletot.

BAPTISTE.

Bien, monsieur !

DANS LE BOUDOIR

MADAME DU VERNAGE, ODETTE, seules un instant.

ODETTE.

Est-ce possible, maman?... Comment!... vraiment, il me soupçonnait!

MADAME DU VERNAGE.

Il ne te soupçonnait pas précisément, mais il était inquiet... un peu jaloux... Il ne faut pas te plaindre de ça, mon enfant!

Latournelle rentre.

ODETTE, lui prenant les mains.

Comment ! vilain ! vous étiez jaloux?... Vous aviez de mauvaises idées sur moi?...

LATOURNELLE.

Pas du tout !... Seulement, je ne comprenais pas tous ces mystères !

ODETTE.

Rassure-toi, malheureux !

Mon âme vierge encor, dans le sommeil des sens,
Des folles passions ignore les tourmens !

LATOURNELLE.

Mais c'est rassurant tout juste ce que tu me dis là !

ODETTE.

C'était pour placer ma citation... Tu sais de qui ils sont, ces vers-là ?

LATOURNELLE.

Ma foi, non !... — Attends ! Ça doit être de Racine, pourtant, dans *Phèdre*... rôle d'Hippolyte ?

ODETTE.

Encore un gage !... Ils sont de Legouvé !... Maintenant, mon petit Henri, je vais te chercher mon brevet, mes cahiers de notes et mes dessins d'après le relief, et tu verras si je me donne de la peine pour te plaire :

Et si de t'agréer, je n'emporte le prix,
J'aurai, du moins, l'honneur de l'avoir entrepris !

Elle sort en courant, puis reparaissant aussitôt en soulevant la portière :

De qui sont-ils, ceux-là ?

LATOURNELLE.

Dame !... Ça doit être de Corneille, .. dans *le Cid ?*

ODETTE.

Enfant !... c'est de La Fontaine !

Elle part

LATOURNELLE, MADAME DU VERNAGE.

Latournelle fait quelques pas en fumant une cigarette, puis il jette sa cigarette au feu et s'assoit dans une attitude d'accablement.

MADAME DU VERNAGE.

Eh bien? cher ami, pourquoi avez-vous l'air hébété ?

LATOURNELLE.

Hébété, c'est beaucoup dire... ennuyé, c'est possible.

MADAME DU VERNAGE.

Pourquoi ennuyé ?... Vous vouliez une

femme instruite... vous l'avez !... Qu'est-ce qu'il vous faut encore ?

LATOURNELLE.

Je voulais une femme instruite, assurément... mais je ne voulais pas une espèce de femme savante à la façon de Molière, une pédante toujours prête à faire étalage d'une insupportable érudition... Comment! on ne peut pas dire un mot maintenant sans qu'elle y ajoute un commentaire scientifique, une remarque grammaticale... ou une citation littéraire ;... c'est agaçant.

MADAME DU VERNAGE.

Du moins, vous ne pouvez plus dire qu'elle n'a pas de conversation.

LATOURNELLE.

Mais sa conversation n'est pas une conversation, chère madame, c'est une conférence!

MADAME DU VERNAGE.

Vous devez comprendre, mon ami, que cette jeune femme éprouve un empressement naturel de déballer son petit savoir, surtout devant vous qui lui reprochiez si amèrement son ignorance. Mais c'est un premier moment à passer... cela se calmera... cela se régularisera... soyez-en sûr...

LATOURNELLE, bourru.

Soit! mais en attendant, il y a un point, chère madame, sur lequel je vous prierai

d'appeler son attention… Elle ne devrait pas affecter, comme elle le fait, de me reprendre, de me rectifier, quand il m'arrive d'avoir par hasard quelque légère défaillance de mémoire… Cela me ferait jouer devant le monde et même devant mes domestiques un personnage pénible… De plus, je vous dirai, chère madame, que ses études me paraissent dirigées d'une manière déplorable ;… on lui apprend mille choses inutiles… et même plus qu'inutiles… des choses qui lui altèrent le goût et qui la font sortir du ton qui convient à une femme distinguée.

MADAME DU VERNAGE.

Tout à fait mon avis ! — Mais je vous répéterai, mon ami, ce que j'avais l'honneur de vous dire il n'y a qu'un instant : si

vous aviez daigné faire son éducation vous-même, vous ne lui auriez appris que ce que vous désirez qu'elle sache, et vous ne lui auriez pas appris ce que vous désirez qu'elle ne sache pas... et tout serait pour le mieux... Et si je ne craignais de manquer à la déférence que je vous dois, j'ajouterais que vous m'ennuyez... Quand votre femme se montre ignorante et frivole, vous poussez des cris de paon;... elle étudie, elle s'instruit, elle se donne des peines infinies, et vous criez plus fort!... Si vous voulez lui faire perdre la tête, c'est le vrai moyen, je vous en avertis... Vous n'êtes pas un imbécile comme le roi Candaule... par conséquent, j'espère que vous me comprendrez... Bonsoir!...

Elle se lève pour se retirer.

LATOURNELLE.

Non... je vous en prie, chère madame, ne m'abandonnez pas dans une circonstance aussi critique... Je reconnais que vous êtes une femme de bon conseil... Eh bien ! veuillez me conseiller... Je désirerais véritablement qu'Odette renonçât à poursuivre des études qui me paraissent, — je le répète, — déplorablement dirigées... Comment pourrais-je m'y prendre pour cela, sans la froisser et sans la décourager ?

MADAME DU VERNAGE.

D'abord descendez du haut de votre cravate... ensuite parlez à son cœur et parlez-lui avec le vôtre... C'est encore ce qu'il y a de plus habile et de plus sûr avec nous

autres... Je l'entends... dois-je sortir ou rester ?

LATOURNELLE.

Restez !

MADAME DU VERNAGE.

Comme Arnold !

Elle se rassoit.

Odette rentre, apportant des cahiers et des rouleaux de papier.

ODETTE, gaiement.

Elle dépose son paquet sur une table.

Voilà !... Mon brevet d'abord !...

Elle lui remet le brevet.

LATOURNELLE, après l'avoir contemplé.

Tu me le donnes, n'est-ce pas?... Je tiens

à le garder parmi mes souvenirs les plus précieux.

ODETTE.

Tu es gentil ! — Et puis mes notes !

LATOURNELLE, *parcourant les cahiers.*

Ah! chère petite, comme tu as travaillé! C'est effrayant... c'est merveilleux!... Et ce gros rouleau?...

ODETTE.

Mes études de dessin d'après le relief.

Elle déroule un dessin sous les yeux de son mari.

LATOURNELLE, *en admiration.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

ODETTE.

Ça?... c'est une feuille d'acanthe du temple de Mars Vengeur, et ça! ce sont les oves du caisson du temple du même Mars Vengeur.

LATOURNELLE.

Mais, c'est très bien, cette ronde-bosse... ça tourne... C'est vraiment très bien... (A madame du Vernage.) N'est-ce pas, madame? Voyez donc!

Il passe le dessin à madame du Vernage.

MADAME DU VERNAGE.

Oui, mon ami; c'est très bien.

LATOURNELLE.

Et, dis-moi, ma chère mignonne, est-ce que tu ne trouves pas que tu en sais assez?

ODETTE.

Oh! non... Je veux absolument avoir le brevet supérieur!

LATOURNELLE.

C'est pour m'être agréable, n'est-ce pas?

ODETTE.

Certainement... d'abord...

LATOURNELLE.

Comment... d'abord?... et ensuite?

ODETTE, câline.

Ensuite... c'est pour m'être agréable à moi-même, parce que j'espère... je m'étais toujours dit que le jour où je t'apporterai le brevet supérieur, tu me donneras... un cheval... un petit cheval...

LATOURNELLE.

Et si je te donnais le petit cheval demain et un gros baiser tout de suite, renoncerais-tu sans trop de peine au brevet supérieur?

ODETTE, lui tendant la joue.

Je te crois!

LATOURNELLE.

Marché conclu!

Il l'embrasse.

MADAME DU VERNAGE.

Vous n'êtes pas encore si bête que je croyais, vous! — Embrassez-moi aussi, mon ami!

Il l'embrasse. — La toile tombe.

LE CURÉ DE BOURRON

LE CURÉ DE BOURRON

Il y a quelque vingt ans, j'étais nommé, quoique indigne, bibliothécaire du palais de Fontainebleau. Au mois de juin 1868, je vins occuper en cette qualité (pour peu de temps, hélas!) l'ancien appartement du ministre Louvois, sur la grande cour d'entrée dite du Fer-à-Cheval — ou des Adieux.

J'étais fort bien là, et même trop bien, mon salon mesurant à peu de chose près les dimensions du grand salon du Louvre. C'était vraiment trop pour un homme seul. J'étais venu seul en effet, n'ayant pas cru devoir faire à Fontainebleau mon installation de famille, d'abord parce que je n'étais astreint à la résidence que pendant les séjours passagers de la cour, et peut-être aussi par un juste et prophétique sentiment de la fragilité des choses de ce monde.

Cette année-là, précisément, l'empereur et l'impératrice devaient passer à Fontainebleau toute la saison d'été. Quand Leurs Majestés apprirent que le bibliothécaire était campé en garçon dans son vaste appartement, elles eurent l'extrême bonté de le faire inviter à s'asseoir chaque jour à leur table. Je profitai pendant près de trois mois de

cette bonne grâce souveraine, et il m'est resté de cette intimité quotidienne un fonds de souvenirs d'une douceur et d'une tristesse incomparables. Ces souvenirs étaient écrits au jour le jour. Le moment n'est pas venu, s'il doit venir jamais, de les livrer au public : qu'il me soit permis seulement d'en détacher un épisode, parmi les moins intimes.

Je dois convenir que ma place de bibliothécaire ressemblait terriblement à une sinécure. Nourri dans les abus de l'ancien régime, je profitais de celui-là avec une sorte de douce inconscience. Ce n'était pas ma faute, au surplus, si mes fonctions n'étaient pas plus actives. J'étais tout prêt à donner des livres aux amateurs de littérature ; mais, à l'exception des habitants du palais, personne ne m'en demandait. Il me

semble me rappeler que j'ai vu quelques curieux traverser la bibliothèque le dimanche, mais aucun d'eux ne poussait la curiosité jusqu'à l'indiscrétion. Je n'en passais pas moins de longues heures perché sur la double échelle en bois d'acajou que je roulais à grand bruit d'un bout à l'autre de la galerie : mais c'était uniquement pour mon plaisir.

Comme la plupart de mes lecteurs le savent, la bibliothèque du palais de Fontainebleau est installée dans l'ancienne galerie de Diane, précisément au-dessus de la galerie des Cerfs où Monaldeschi fut assassiné par l'ordre et à peu près sous les yeux de la reine Christine. On voyait alors, et je suppose qu'on voit encore dans l'encadrement d'une fenêtre de la bibliothèque, sa cotte de mailles trouée et tachée d'une rouille sanglante.

A l'extrémité de la galerie de Diane, s'ouvrait le cabinet du bibliothécaire, dont les hautes fenêtres donnaient sur les jardins de l'Orangerie, qui étaient dans ce temps-là les jardins réservés de l'impératrice. Il est impossible d'imaginer pour un poète, ou du moins pour un rêveur et un homme d'étude, une retraite plus agréable.

Chaque matin, quand j'arrivais entre huit et neuf heures dans ce lieu choisi, j'avais un moment d'extase. La saison d'été fut exceptionnellement belle et chaude cette année-là. Les grandes fenêtres, largement ouvertes sur les jardins, laissaient monter, avec de vagues odeurs de verdure et de fleurs, les notes fraîches d'un jet d'eau et les frêles chants d'oiseau qui s'élevaient de l'épaisseur des bosquets. A part ces bruits légers et charmants, c'était le silence recueilli des profondes solitudes, avec la sen-

sation sévère et grandiose d'un intérieur de palais.

Ce fut là que je reçus un matin la visite d'un vieux prêtre, qui me conta son histoire d'une voix fort émue. Il se nommait l'abbé Pougeois. Il était depuis sa jeunesse curé de Bourron, village situé à quelques kilomètres de Fontainebleau, au delà de la forêt.

Très lettré pour un curé de village, il avait découvert qu'un savant orientaliste du temps de Louis XIV, le Père Vansleb, dominicain, tombé dans la disgrâce de Colbert, était venu mourir à Bourron après y avoir exercé les modestes fonctions de vicaire.

L'abbé Pougeois s'était attaché avec une sorte de passion pieuse à la mémoire de ce savant malheureux et oublié ; il était

parvenu à retrouver dans une chapelle de l'église de Bourron sa tombe ignorée, et il l'avait fait restaurer. Puis, secondé dans ses recherches par l'obligeance empressée de M. Champollion-Figeac, mon vénérable prédécesseur à la bibliothèque de Fontainebleau, il avait laborieusement rassemblé tous les éléments d'une biographie du Père Vansleb. M. Champollion-Figeac l'encourageait dans ce travail en lui promettant de lui faire obtenir, par l'intervention de l'empereur, le concours de l'État pour la publication de son livre, car l'abbé Pougeois pressentait assez justement que la *Vie du Père Vansleb* ne tenterait pas beaucoup les éditeurs, et personnellement il était le plus pauvre des curés de campagne, fort incapable par conséquent de faire lui-même les frais de l'édition.

Sur les assurances que lui donnait

M. Champollion, il avait poursuivi bravement son œuvre.

Après plusieurs années de travail, il l'avait enfin terminée dans la joie de son cœur, et il achevait de mettre au net son précieux manuscrit, formant la matière d'un fort volume in-octavo, quand M. Champollion-Figeac vint à mourir.

Ce fut un coup terrible pour le pauvre curé, qui perdait en même temps son ami et son unique protecteur. Il vit dès ce moment le long et cher travail de sa vieillesse cruellement stérilisé, son manuscrit condamné à un éternel incognito, et le Père Vansleb, son héros, retombé pour jamais dans l'oubli de la postérité.

M. Champollion avait été comme lui-même un érudit et un vieillard : à ces deux titres, il avait dû s'intéresser à ses savantes études ; mais qu'espérer du nouveau biblio-

thécaire qui n'était ni un érudit, hélas! — ni même un vieillard?

Je me figure que j'apparaissais à l'abbé Pougeois comme une espèce de frivole muscadin duquel il ne pouvait attendre pour son Père Vansleb, comme pour lui-même, qu'un accueil dérisoire.

Il avait fait évidemment un grand effort de courage pour affronter cette épreuve; je le vis entrer les yeux inquiets, le front pâle et mouillé de sueur sous ses cheveux blancs. Il me dit d'une voix tremblante ses longs travaux, ses espérances, sa déception, ses angoisses.

Je me fis naturellement un plaisir de tromper ses appréhensions et de lui promettre mon concours, sans toutefois lui garantir le succès.

Le lendemain, il m'apporta son manuscrit,

dont la masse considérable me rendit pensif. Je n'ai jamais ouvert sans tremblement les manuscrits qu'on m'a fait l'honneur de me soumettre ; mais jamais je n'en avais ouvert aucun avec autant d'inquiétude. Il aurait fallu, à la vérité, que l'œuvre de l'abbé Pougeois fût bien médiocre pour que ma conscience se refusât à la recommander aux puissants de la terre. Mais tout scrupule à ce sujet me fut épargné : la *Vie du Père Vansleb* était un ouvrage d'une lecture un peu austère, mais très honorablement écrit, et d'un sérieux intérêt.

Restait à obtenir de l'empereur la somme nécessaire à l'impression du livre : mon vieux curé l'évaluait à six cents francs.

Dans sa profonde pauvreté, ce chiffre lui paraissait si énorme, qu'il hésitait à le proférer, et l'expression de sa physionomie

n'eût pas été différente s'il se fût agi de six cent mille francs.

Admis par un sentiment de délicate courtoisie dans l'intimité de la maison impériale, il me convenait moins qu'à personne d'y jouer le rôle de solliciteur. Je m'étais donc imposé à cet égard une réserve absolue, et il fallait le cas tout exceptionnel de l'abbé Pougeois pour m'en faire sortir. Quoique l'empereur me témoignât une bienveillance presque affectueuse, la familiarité que je me sentais permise avec lui n'allait pas jusqu'à le chambrer dans un coin pour lui conter des histoires et lui adresser des re quêtes. Une demande d'audience me parut trop solennelle, sans compter que je me suis toujours défié à juste titre de mon éloquence. Bref, je rédigeai un petit rapport sur le livre de mon protégé, en rappelant

l'espèce d'engagement que mon prédécesseur avait pris envers lui, et en insistant sur les parties touchantes et sentimentales de l'affaire.

Mon aimable ami Franceschini Pietri, secrétaire particulier de l'empereur, voulut bien se charger de lui remettre mon rapport.

J'avoue que je n'attendis pas sans inquiétude le résultat de ma démarche : si honorable qu'en fût le motif, c'était une demande d'argent, et une demande d'argent a toujours un caractère particulier d'indiscrétion.

La somme n'était pas assez forte, à la vérité, pour grever la liste civile ; mais je savais que l'empereur était assailli de sollicitations du même genre, qu'il était forcé, par conséquent, de limiter ses libéralités et

de les proportionner à l'importance de l'objet.

La réhabilitation du Père Vansleb lui paraîtrait-elle d'une opportunité tellement impérieuse qu'il se jugeât obligé, en conscience, d'en payer les frais? Cela semblait assez douteux, et, à part le petit désagrément personnel, je pouvais craindre pour mon pauvre vieux curé une amère déception.

Mon anxiété ne fut pas longue. Le lendemain, je m'étais rendu comme de coutume à six heures et demie dans le salon de Saint-Louis, qui s'ouvre à l'extrémité de la galerie de François Ier, et où les hôtes du château se réunissaient un peu avant le dîner.

Presque aussitôt, l'empereur entra : il était suivi de Pietri, qui me chercha de l'œil et se dirigea vers moi :

— Pour votre curé, me dit-il, en me glissant dans la main un rouleau de trente napoléons.

Je vis que l'empereur me regardait, je m'approchai de lui et je le remerciai.

— Content de vous être agréable, me dit-il de sa voix douce et traînante ; et puis j'ai été très intéressé, très touché...

Il prit le bras de l'impératrice et on passa à travers un assez long dédale de salles et de corridors dans l'admirable galerie de Henri II, où l'on avait coutume de dîner pendant l'été, parce qu'on y trouvait plus de fraîcheur. On y en trouvait même trop quelquefois.

A part deux ou trois circonstances exceptionnelles, il n'y eut pas cette année-là à Fontainebleau d'invitations ni de fêtes. Toute la cour se composait de ce qu'on

appelait le service, c'est-à-dire des dames d'honneur, des fonctionnaires du palais qui se succédaient à tour de rôle, et de quelques amis particuliers. Il y avait rarement à table plus d'une quinzaine de convives. Les dîners, surtout vers la fin du séjour, étaient en général très silencieux. Quoique toute étiquette fût bannie de ces réunions intimes, et malgré l'affabilité prévenante des personnes impériales, une réserve, naturelle en pareil lieu, réduisait la conversation à quelques paroles échangées à demi voix entre voisins.

L'empereur, triste, songeait, — l'œil distrait et vague, — s'éveillant parfois de sa rêverie profonde pour adresser une question bienveillante à quelqu'un des assistants.

L'impératrice, avec sa grâce habituelle, essayait par instants de donner à l'entre-

tien un tour général. Mais elle-même, dans les derniers temps, s'attristait.

L'ombre des tragédies prochaines semblait s'étendre déjà sur le vieux palais et sur ses hôtes.

L'empereur, tout en cachant ses souffrances, était dès cette époque gravement atteint du mal auquel il devait succomber. Déjà des bruits de guerre couraient. L'autorité du régime s'affaiblissait à l'intérieur. Les symptômes alarmants se succédaient de toutes parts, publics ou secrets. On s'en entretenait, on s'en inquiétait dans l'entourage. Le danger, le malheur, l'abandon, étaient dans l'air.

Pendant la soirée dont je parle, et que l'incident du curé de Bourron a particulièrement fixée dans ma mémoire, je me rappelle que je fus encore plus frappé que de coutume du malaise singulier et des pres-

sentiments sinistres qui semblaient peser sur les convives. Je pensais à ces dîners muets des dernières années de Louis XIV dont Saint-Simon et la mère du Régent nous ont laissé des descriptions si saisissantes.

La journée avait été d'une chaleur accablante, et, comme il arrivait souvent, elle se terminait par un orage qui était près d'éclater quand on se mit à table. Malgré les larges et hautes fenêtres ouvertes à la fois sur le parc et sur la cour Ovale, la magnifique galerie était plongée dans une demi-obscurité, et la table comme perdue au milieu. Les éclairs se répétaient presque sans intervalles, jetant des lueurs fauves sur les fresques du Primatice. Le jeune prince impérial, assis à la droite de son père, comptait à haute voix les secondes qui s'écoulaient entre chaque éclair et

chaque éclat de la foudre. C'était une scène à laquelle la suite des temps devait prêter un caractère inoubliable.

En sortant de table on retournait dans le salon de Saint-Louis, où l'on prenait le café très sommairement ; quelques hommes allaient fumer ; d'autres, à la suite de l'empereur, de l'impératrice et des dames, descendaient par un escalier extérieur dans la cour de la Fontaine, et passaient de là sur le bord de l'étang aux carpes.

On s'embarquait le plus souvent sur une des pirogues ou des gondoles qui formaient sur l'étang une flotte en miniature, et qui étaient remorquées par un petit vapeur.

Après les promenades en barque, l'impératrice avait coutume, par les lourdes soirées d'été, de s'asseoir sur un fauteuil de jardin devant la porte de son salon chi-

nois, qui s'ouvrait en face de la pièce d'eau, et auquel on accédait par un escalier de cinq ou six marches. Sur ces marches recouvertes de tapis ou de nattes, on se groupait autour d'elle, et la conversation se prolongeait assez tard, en vue de l'étang piqué d'étoiles, et des grands ombrages qui l'enveloppaient.

Je me rappelle encore très nettement que ce soir-là le langage de l'impératrice témoignait d'une sorte de lassitude extraordinaire et de mélancolie profonde.

Il s'était passé dans la journée un fait assez insignifiant qui semblait cependant lui avoir laissé une impression très vive.

On revenait d'une promenade en forêt, et le char à bancs de l'impératrice, qui avait son fils auprès d'elle, courait au grand trot sur la route pavée, quand un individu assez

mal vêtu, qui avait la mine d un Italien, et qui marchait quelques pas en avant, s'arrêta brusquement, et affectant de garder son chapeau sur la tête, toisa l'impératrice et particulièrement le jeune prince avec un air de provocation évidente. Le prince, tout enfant qu'il était, sentit certainement l'insulte, car il se retourna vers l'homme et appuya sur lui un regard de défi et de dédain; l'impératrice s'était retournée en même temps, le visage en feu, et les sourcils violemment contractés: les officiers de service se levèrent aussitôt dans les voitures, s'apprêtant à sauter sur la route. Mais l'impératrice leur dit de ne pas bouger, haussa légèrement les épaules, et fit signe aux postillons hésitants de continuer leur train.

L'impératrice avait-elle eu, comme quel-

ques-uns d'entre nous, en face de cette apparition farouche et menaçante, un vague souvenir du fantôme de la forêt du Mans ?

Il est certain du moins que sa pensée en restait fortement préoccupée. Quand l'enfant impérial vint lui tendre ses joues avant de se retirer pour la nuit, nous vîmes qu'elle l'embrassait avec une effusion plus marquée que de coutume ; et quand il fut parti, après un silence :

— J'espère qu'il sera brave, mon garçon... ne croyez-vous pas... ?

Et elle ajouta à plusieurs reprises comme en rêvant :

— Mon petit garçon... mon pauvre petit garçon !...

Après une nouvelle pause silencieuse, par une secrète liaison d'idées qui se devine, elle vint à parler de l'empereur Maxi-

milien dont la fin tragique était alors un événement récent.

Elle avait vu quelques jours auparavant la veuve, jeune et charmante, nous dit-elle, du général Miramon, qui avait été fusillé à Queretaro en même temps que l'empereur.

Madame Miramon, qui avait suivi son mari jusqu'au lieu de l'exécution, en avait conté à l'impératrice les détails poignants, entre autres celui-ci qui n'est pas, je crois, très connu :

« Il y avait deux pelotons de soldats mexicains chargés de l'exécution, l'un formé de bons tireurs, et destiné à l'empereur ; l'autre, composé de recrues mal exercées. Quand l'empereur et Miramon arrivèrent, un officier désigna à Maximilien le peloton qui lui était réservé ; Maximilien se tourna alors vers Miramon et lui dit :

« — Je ne puis plus vous donner qu'un » témoignage d'amitié ; mettez-vous là, je » l'exige. »

Et il le fit placer devant le groupe des vieux soldats, se plaçant lui-même devant l'autre. Miramon fut tué sur le coup ; l'empereur fut massacré et souffrit longtemps.

L'impératrice avait les yeux mouillés de larmes en nous rapportant ce trait de générosité suprême, dont l'héroïsme la touchait à l'endroit le plus sensible de son cœur.

L'orage qui avait éclaté sur Fontainebleau, pendant cette soirée, n'avait pas réalisé toutes ses menaces. Il s'était dissipé après quelques averses. On entendait encore des gouttes d'eau tomber de feuille en feuille du haut des arbres gigantes-

ques qui bordent l'étang, et à travers lesquels passaient des bouffées de vent soudaines.

Dans les intermittences de la conversation, l'impératrice écoutait ces bruits de la nuit et de la solitude.

— Mon Dieu! dit-elle tout à coup d'une voix presque basse, comme j'aimerais à vivre dans quelque pays perdu... au fond d'un vieux château... où l'on entendrait le vent souffler dans les galeries... dans les arbres... sur la mer!... »

Puis elle se leva, rentra dans son salon où une de ses dames l'aida à se défaire de sa lourde casaque chargée de broderies d'or, et prit sa place au milieu de la table de thé.

Comme un vieillard que je suis maintenant, je me suis laissé entraîner par mes

souvenirs, et me voilà loin du curé de Bourron.

J'y reviens.

J'avais été très reconnaissant de la bonté empressée avec laquelle l'empereur avait fait droit à ma requête : je l'avais été plus encore de l'attention qu'il avait eue de me charger personnellement de remettre son offrande au curé de Bourron, au lieu de la lui faire parvenir par la voie officielle. Il y avait là un fond de délicatesse aimable qui était naturelle à l'empereur, dont la courtoisie était exquise. Il avait bien voulu comprendre que j'éprouverais un plaisir particulier à me faire moi-même auprès de mon protégé le porteur de la bonne nouvelle en espèces sonnantes.

Le lendemain, au saut du lit, je pris sur la place du Château une vieille berline dé-

couverte qui devait être la berline de l'émigré et dont le cocher paraissait être l'émigré lui-même, et je me mis en route vers la paroisse de Bourron. La matinée était aussi belle et aussi riante que la soirée de la veille avait été sombre. Je fus bientôt dans la forêt, admirant les effets de lumière dans les ravines sauvages, et respirant à pleins poumons l'odeur aromatique des bruyères, des sapins et des genévriers qui craquaient déjà sous le soleil.

Je me sentais, à dire vrai, joyeux comme un enfant avec mon rouleau d'or dans ma poche.

J'entendis tout à coup un bruit de grelots derrière moi; mon vieux cocher s'était retourné: je vis qu'il arrêtait son cheval sur un des côtés de la route, et qu'il ôtait respectueusement son chapeau. Je m'étais retourné comme lui; je vis un panier attelé

de deux jolis poneys harnachés de filets qui arrivait grand train. Il y avait deux domestiques en livrée sur le siège de derrière, et dans le panier deux dames dont l'une conduisait. Je reconnus l'impératrice et une de ses demoiselles d'honneur. Je m'étais levé dans mon modeste équipage, mon chapeau à la main.

L'impératrice passa à côté de nous comme un trait, en riant avec sa demoiselle d'honneur, me fit un gracieux signe de tête et me jeta gaiement quelques mots que je n'entendis pas, mais qui néanmoins m'enchantèrent. Elle-même semblait éprouver l'influence de cette radieuse matinée, et oublier pour un instant sa grandeur et ses tristesses.

Mon cocher reprit sa marche paisible pendant que le panier disparaissait au loin dans un tourbillon de poussière lumineuse.

Ce fut, autant que je m'en souviens, après avoir traversé la vallée aux Cerfs, que je découvris du haut d'une côte, au milieu d'une plaine immense, le clocher de Bourron noyé dans les vergers et dans les pampres.

Vingt minutes plus tard je sonnais à la porte du presbytère qui présentait l'aspect banal d'une maisonnette de village.

Une vieille femme vint m'ouvrir en traînant sa jambe paralysée.

M. le curé, me dit-elle, était allé dire la messe dans une paroisse voisine ; mais il ne tarderait pas à rentrer.

Elle m'introduisit en attendant dans une salle basse carrelée qui servait à la fois de salon, de salle à manger, et de cabinet de travail.

C'était l'intérieur triste, froid et propre d'un pauvre parloir de couvent, avec des

murs blanchis à la chaux, quelques images de sainteté dans leurs cadres en bois noir, quatre chaises et un fauteuil de paille recouvert d'un vieux coussin fané.

Dans l'embrasure d'une fenêtre était le petit bureau en noyer sur lequel avait été écrite la *Vie du Père Vansleb*.

Un jardin plus long que large et fort bien tenu formait le seul luxe de l'habitation.

Presque aussitôt j'entendis l'abbé Pougeois rentrer, puis conférer dans le corridor avec la vieille servante qui lui avait remis ma carte. Il se précipita dans la salle basse, murmurant avec trouble quelques paroles de bienvenue, battant d'une main sa soutane poudreuse, et m'interrogeant d'un œil effaré.

— Monsieur le curé, lui dis-je, je viens vous rapporter votre manuscrit...

L'abbé Pougeois pâlit, et son visage s'allongea douloureusement.

— Et de plus, ajoutai-je en exhibant le fameux rouleau, six cents francs pour le faire imprimer.

— Ah! monsieur... monsieur... est-ce possible? Ah! mon Dieu!... que l'empereur est bon!... Nous allons boire quelque chose à sa santé, n'est-ce pas, monsieur?... Mon Dieu! que je vous remercie!

Il avait des larmes dans les yeux. Il retroussait déjà sa soutane pour descendre à la cave, quand je lui fis observer que je ne prenais jamais rien entre mes repas. Il était désespéré. Il s'agitait en balbutiant de nouveaux remerciements, et en cherchant évidemment quelque autre moyen de me témoigner sa gratitude.

Je le tirai d'embarras en lui demandant à voir son jardin. Nous nous y prome-

nâmes un moment, au milieu des plates-bandes bordées de buis, des beaux lis blancs, et des roses trémières. J'admirai surtout les treilles qui tapissaient les murailles, et qui visiblement étaient la joie et l'orgueil de l'abbé Pougeois. Elles étaient alors chargées d'un chasselas en pleine maturité qui faisait penser aux raisins merveilleux de la Terre Promise.

— Aimez-vous le chasselas, monsieur? me dit l'abbé Pougeois avec une curiosité haletante.

— Monsieur le curé, je l'adore.

Il prit un air malicieux et méditatif.

Puis il me reconduisit jusqu'à ma vieille berline, qu'il suivit longtemps dans l'espace d'un œil attendri.

Le soir du même jour je recevais de Bourron une énorme hotte remplie de chasselas. Mon devoir était clairement tracé. La

délicatesse la plus élémentaire me commandait de refuser ce cadeau, prix d'un service essentiellement gratuit, et cependant (j'en rougis encore après vingt années écoulées) cédant peut-être à la crainte de mortifier mon bon curé, — peut-être à la corruption de ce temps-là, — peut-être simplement à ma sensualité, — j'acceptai le chasselas.

FIN

TABLE

Paris. — Imp. P. Mouillot, 13, quai Voltaire. — 35222.



